

HYPERBORÉE

A large, jagged iceberg floats in a deep blue sea under a dark sky. The iceberg's surface is highly textured with sharp peaks and deep crevasses, reflecting the light. The water around it is a deep, dark blue, and the sky above is a solid black.

La langue des dieux • •

trimestriel n°2. été 2006. 8 euros

par les femmes) d'origine européenne! Pis pour la bienpensance, d'autres paléontologues, experts de la civilisation de Clovis (du nom d'un village de l'ouest des Etats-Unis dont le territoire regorge de pierres taillées préhistoriques), ont rapproché la fabrication et le style de ces silex avec ceux de la civilisation solutréenne qui, à la même époque, occupait le Sud-ouest de la France.

Par ailleurs, les outils découverts en Sibérie arctique par l'équipe de Pitulko s'apparentent fortement aux productions de Clovis et de Solutré. Comment ces civilisations auraient-elles pu entrer en contact il y a 15 000 ans malgré un éloignement géographique inimaginable pour l'époque?

En cet âge glaciaire, les Solutréens qui étaient des chasseurs auraient traversé l'océan Atlantique en cabotant le long de la banquise, subsistant de la pêche et de la chasse, se protégeant des tempêtes polaires et du blizzard, en se mettant sous leurs canoës.

S'inspirant de l'exemple des Inuits, l'hypothèse s'avère plausible.

Connaissant les conditions climatiques glaciales, on peut même estimer probable que des tribus solutréennes se sont disséminées vers d'autres continents à partir de l'Amérique. Cette migration serait-elle le fait d'une recherche de contrées plus favorables ou bien de territoires giboyeux plus abondants?

En 1997, un quotidien du soir, organe de la pensée officielle (oui, Le Monde), mentionnait que le Dr Rupert Housley de l'Université de Glasgow *"a suivi les migrations des populations du nord vers le sud, puis du sud vers le nord, à l'ère glaciaire, grâce à l'étude du carbone 14 dans les outils en os ou en corne de l'homme préhistorique. Le Dr Brian Sykes, de l'Institut de médecine moléculaire d'Oxford, s'est penché sur le patrimoine génétique européen à travers l'examen de spécimen d'ADN... Après avoir étudié 871 échantillons d'ADN mitochondrial... prélevés sur des populations contemporaines dans douze endroits différents, le professeur Sykes estime qu'ils proviendraient pour la plupart par lignage maternel d'un ancêtre commun ou plutôt d'une période commune, le Paléolithique supérieur, soit il y a environ 20 000 ans."*

Ces deux scientifiques pensent qu'au début de

l'ère glaciaire, il y a 23 000 ans, les populations de Grande-Bretagne quittèrent la contrée en raison de la détérioration du climat pour s'installer dans le Midi de l'Europe. Ensuite, ils remontèrent vers leur vieux foyer par le Rhin, les Ardennes, la Belgique et les Pays-Bas. *"Notre ancêtre commun, qu'il soit anglais ou français, aurait donc essaimé à partir du Midi", écrit Patrice de Beer, avant de reprendre le chemin de son home britannique, laissant derrière lui des cousins en France, en Suisse, en Allemagne et dans le Bénélux. Mais pas en Italie car, curieusement, le professeur Housley n'a trouvé ni dans la Botte ni sur la Côte d'Azur des traces de ses ancêtres (16)".*

Le territoire européen a très certainement subi des migrations mais, n'en déplaise à l'idéologie mondialiste, et donc antieuropéenne, les migrants en question devaient être des Boréens.

Le point noir de l'hypothèse présentée est qu'on n'a fait que reporter plus en amont la question de la Tradition primordiale.

La nature, le cosmos, les dieux, le hasard, la Providence... ne donneraient-ils à chaque ensemble ethnique original une "Tradition primordiale" dont l'éclat diminuerait avec la lente dissolution de leurs spécificités ethno-spirituelles?

N'y aurait-il pas finalement une succession aléatoire de Traditions primordiales pour chaque entité ethnique matricielle? Et si c'était le cas, qui bénéficierait de l'antériorité?

On le voit, ce type de questionnement débouche sur une absence de réponse d'ordre humain. Cependant, s'interroger sans cesse est le meilleur moyen de maintenir son esprit libre et éveillé. L'interrogation permanente produit des antidotes aux toxines du conformisme médiatique et de toutes les conformations délétères de notre temps.

L'opinion radicalement dissidente soutenue ici considère que les Boréens et leurs descendants solutréens (à moins que ce ne soit le contraire) façonnent l'histoire humaine depuis quelques millénaires! L'histoire humaine connue

n'existerait que grâce à l'action des Boréens qui seraient les animateurs d'un cycle plus vaste, englobant les quatre âges.

Dans notre société contemporaine décadente, il va de soi que la présente suggestion est moralement répugnante puisqu'elle ne se range pas aux dogmes et aux connaissances qui doivent être figées dans une telle société. Certes, l'auteur de ces lignes est conscient que sa thèse expose une vision "boréocentrique" de l'histoire, de l'humanité et du monde. Mais ce ne sont que des esquisses d'explication de la pertinence du concept de Tradition primordiale. Si tous les peuples se réfèrent à une seule et unique Tradition, l'unité du monde, des peuples et des hommes se réalisera forcément, du moins d'une façon métaphysique et spirituelle. Serait-ce un fait positif? Nous ne le croyons pas, même si un quelconque "roi du monde" depuis une centrale d'énergie secrète cherchait à contenir la part violente des humains et des peuples, part qui exprime le mieux l'orientation de la vie sur Terre vers une *diversification* et une *différenciation* croissantes des types humains. Enfin, en quoi cette thèse serait-elle plus ignoble ou inadmissible que les thèses de Martin Bernal ou d'Yves Coppens qui font de l'Afrique le foyer unique, promu "berceau", de l'humanité?

Dans une perspective maintenant moins spéculative et plus activiste, parce que penser la Tradition, c'est déjà préparer un après-demain de redécouverte de ses racines, l'optimiste peut très bien croire que les Boréens n'ont toujours pas cessé leur migration parce qu'ils se tournent désormais vers les cieux, prêts à quitter leur "niche historique" pour conquérir la Lune, Mars et d'autres astres plus éloignés encore. Les Etats-unis incarneraient-ils l'entreprise boréenne? La réponse serait positive si leur population ne se modifiait pas si rapidement en défaveur du caractère ethnique boréen. Le sursaut boréen viendra-t-il de la conception ethnopolitique planétaire du Septentrion énoncé par Guillaume Faye? Face à la marée montante des peuples du Sud, le regroupement intercontinental des descendants de Boréens ne se justifie que par le désir de survivre au 21ème siècle. Cela mérite au moins un débat que seul l'avenir tranchera.

Rodolphe Badinand.

Notes :

1. Première édition, 2002, Éditions du Rocher.
2. Julius Evola, Révolte contre le monde moderne, L'Âge d'Homme, 1991.
3. Avertissement, Éléments pour une éducation raciale, Pardès, 1984.
4. Jean Phaure, La France mystique. Réflexions méta-historiques sur l'histoire de France, Dervy-Livres, 1986.
5. Julius Evola, « Ce qu'est la Tradition », L'Arc et la Massue, Trédaniel, Pardès, 1983.
6. Avertissement, Éléments pour une éducation raciale, op.cit.
7. D. Venner, op. cit.
8. J. Evola, op.cit.
9. J. Evola, op.cit.
10. René Guénon, Orient et Occident, Trédaniel-Editions de la Maisnie-Véga, 1984.
11. J. Evola, op. cit.
12. Mircea Eliade, Histoire des croyances et des idées religieuses, Payot, 1976.
13. Giovanni Monstra, Nouvelles de Synergies européennes, n° 53, octobre-décembre 2001.
14. Aymeric Gaul, « Les momies d'Urunchi : comment disparaissent les races de géants », Réfléchir & Agir, n°14, printemps 2003.
15. Jean Haudry, « le type physique des Indo-européens, Réfléchir & Agir, n°14, printemps 2003.
16. Patrice de Beer, « Nos ancêtres, les Anglais qui revenaient d'Espagne », Le Monde, 18 février 1997.



ISEULT L'HYPERBORÉENNE

Paul-Georges Sansonetti



Un jour de Saint Jean d'été, alors que « le soleil dans tout son éclat faisait miroiter les vagues » (1) de la mer d'Irlande, un philtre d'amour fut, par le vouloir du Destin, offert à la soif de deux êtres : une princesse, Iseult la blonde, promise au roi Marc de Cornouaille, et un chevalier, Tristan, le neveu de ce roi.

La Saint Jean d'été ! L'ancienne fête du solstice... Et, dans les feux de joie qu'allument les marins sur les proches rivages, étincellent les réminiscences des célébrations païennes lors du jour le plus long de l'année... Un jour également perçu comme celui du plus grand éclaircissement. Or, sous nos latitudes, la Saint Jean semble un reflet de ce soleil de minuit qui, durant des mois, va prolonger le jour au ciel boréal.

Par le « vin herbé » composant le philtre, l'amour, liant à jamais Iseult à Tristan, éclôt sous un soleil solsticial évocateur de la lumière du septentrion. Une lumière que le symbolisme substantifie par l'or, métal apollinien et gage d'éternité puisque non soumis aux corrosions de Chronos, le vieillard Temps. Pareil grand jour semble dévolu à celle « dont la chevelure blonde avait l'éclat de l'or » (2). Un or solaire, assurément, car, lorsque la belle Iseult fait son entrée dans le château du roi Marc, « les murs s'illuminèrent comme frappés du soleil levant » (3). Et, au cours d'une chevauchée, « la route s'éclaira tout à coup, comme si le soleil ruisselait à travers les feuillages des grands arbres, et Iseult apparut » (4).

Tristan, contemplant un cheveu de la princesse, songe que, « de toutes les filles blondes qu'il avait vues, venues des pays du Nord, aucune – il en était sûr – n'avait de cheveux aussi semblables à un fil d'or, sauf une seule » (5).

Révélation d'importance car énonçant que le doré d'Iseult surpasse toutes les blondeurs nordiques. La princesse est donc plus blonde

que les blondes ! Cela ne s'avère possible que par l'étonnante luminosité de sa chevelure. La mention d'un secteur géographique – le Nord – pour valoriser cette blondeur unique incite à croire que, si les plus belles chevelures d'or rutilent dans l'espace nordique, l'éclat d'Iseult, incomparable car magnifiquement solaire, paraît émaner d'un septentrion encore plus lointain. Disons même d'une « Hyperborée » quasi légendaire et comme nimbée de sacralité par la splendeur de l'astre abolissant durant six mois les nuits boréales. De ce Nord extrême et confinant au Pôle semble issu un être qui le refléterait physiologiquement ; et, de ce fait, on lit dans le Tristan de Beroul ce passage superbement révélateur : « un rayon de soleil tombe sur le visage d'Iseult, qu'il rend plus brillant que la glace » (6).



Un être de soleil et de glace, ainsi semble Iseult. Serait-ce une telle accointance avec les blancheurs boréales qui, au moment de l'ordalie exigée par les barons l'accusant d'adultère, lui permet d'accomplir l'épreuve consistant à prendre, à pleine main dans les braises, un fer rouge sans subir de brûlures ? En Iseult semble transparaître le souvenir d'une archaïque lignée dont l'essence

« polaire » révélerait physiologiquement des singularités nettement différenciatrices en regard de l'humanité ordinaire. Ainsi le redoutable Morholt, son oncle, n'est-il pas un colosse ? On le présente « *plus fort que quatre hommes robustes* » (7), ce qui permet de le supposer descendant d'une race formidable par sa taille et sa valeur. Et l'on songe à ces géants qui, jadis, érigèrent le donjon de Tintagel, en Cornouaille, avec des « *blocs de pierre, grands et bien taillés, disposés comme un échiquier de sinople et d'azur* » (8).

Mais, outre ces singularités physiques marquant stature ou blondeur, on apprend que la mère d'Iseult, sœur du Morholt, est détentrice d'un savoir – enseigné à sa fille – fondé sur la connaissance des plantes chargées d'influences astrales. D'un tel savoir dérive le philtre fatidique. Cette sagesse, conjoignant l'herbier et les étoiles, en provoquant l'amour de Tristan et Iseult, joue le rôle d'un puissant révélateur qui retransmet de la communauté humaine les amants. Dans ces conditions, comment ne pas deviner en ce breuvage, versé dans un hanap d'argent, le pouvoir attractif d'un monde ancien, presque oublié, où chaque chose était perçue dans sa force vive.

Alors, on pourrait supposer que la violente passion, embrasant deux êtres sous un ciel de solstice, allusif au soleil « hyperboréen » et dont la blondeur d'Iseult restitue l'éclat, n'est que l'effet brutal le plus extérieur de l'appartenance à une même origine.

Selon un adage cher à l'alchimie, « *le semblable est connu au moyen du semblable* » (9). Ce qui permettrait d'avancer l'hypothèse d'après laquelle Tristan, par les origines de sa lignée, serait lointainement issu d'un même espace boréal. Tristan, déjà remarqué pour « *sa belle chevelure blonde* » (10), et qui jure, - fait hautement révélateur – en usant de la formule suivante : « *par mon chef qui, naguère, fut blond* » (11), Tristan, donc, montre des talents exceptionnels dans de multiples domaines. Imitant à la perfection le chant des oiseaux et jouant si merveilleusement de la harpe qu'il provoque tour à tour les larmes ou la joie de son auditoire, le neveu de Marc révèle ainsi sa maîtrise des sons. Ce qui induit la connaissance des lettres, comme le prouve les épisodes où le héros grave des messages sur une branche de coudrier ou des copeaux (12).



Parallèlement à cela, on lui prête les qualités d'un habile artisan, « *expert à reconnaître les vertus d'un fer bien trempé et l'art de tailler le bois* » (13) ; et l'on sait qu'il fabrique lui-même « *un arc d'un bois robuste et souple* » (14) en l'agencant « *si habilement qu'il ne manquait jamais son coup* » (15). Tristan, qui est d'abord un chevalier d'une rare témérité, rassemble donc en sa personne les trois fonctions spécifiques du monde indo-européen : celle des clercs, des guerriers et des artisans, comme pour signifier que son être garde encore trace des potentialités d'un âge originel durant lequel une certaine humanité – supérieure et omnisciente – assumait les trois fonctions, sans connaître la division hiérarchique de la société en castes ou classes dépendantes de ces fonctions. L'apparition de la trifonctionnalité dans la société résultant d'une phase d'involution et, par là même, de la perte des capacités originelles.

La Tribu de la déesse Dana

Comme pour souligner en Tristan la survivance d'une antériorité supérieure, le récit montre à plusieurs reprises que le jeune preux a connaissance d'un domaine particulier – mais essentiel – du légendaire celtique. Celui relatant l'existence d'un Ailleurs où demeure un peuple jadis issu du Nord du monde. Ce peuple est en fait la Tribu de la déesse Dana qui, venue d'énigmatiques quatre îles boréales, occupa un temps l'Irlande avant de céder ce territoire aux Fils de Mil incarnant l'humanité ordinaire. La Tribu de Dana se réfugia dans un Ailleurs, sorte d'espace parallèle à celui des hommes bien que rarement accessible à ces derniers. Ailleurs identique, dans sa signification, au berceau de la Tribu, les quatre boréales. L'un des noms de cet Ailleurs est des plus significatifs : « *le Pays des Vivants* » (16),

dès lors qu'il s'agit d'un territoire échappant aux effets du temps et garantissant l'immortalité à ceux qui le peuplent. Et c'est très exactement ce nom que prononce Tristan lorsqu'il confie à Iseult : « *un jour, amie, nous irons ensemble au Pays Fortuné dont nul ne retourne. Là s'élève un château de marbre blanc (...) : c'est l'heureux pays des Vivants* » (17). Plus tard, il lui promet de la mener « *entre le ciel et la nue* », où resplendit une « *belle maison de verre* » ; et il ajoute : « *Le soleil la traverse de ses rayons* ». En pareille demeure elle habitera « *une chambre de cristal (...) toute lumineuse au matin quand le soleil la frappe* » (18). Ne dirait-on pas que ce palais translucide apparaît à la fois comme une projection architecturale des glaces qu'illumine le soleil boréal – car, sur un plan symbolique, l'image du gel de l'eau introduit celle du verre et du cristal – et de la beauté d'Iseult, par sa blancheur de glace et sa blondeur solaire ? Ce qui permet peut-être de supposer que le chevalier et son amante sont issus de la lignée du peuple de Dana. Alors, en eux surgit d'autant plus fort le souvenir de cet Ailleurs qu'ils éprouvent le désir d'abandonner le monde humain, toujours plus hostile à leurs personnes : « *Ami* », dit Iseult à Tristan, « *Emmène-moi au pays fortuné dont tu parlais jadis* ». Et le preux de lui répondre : « *Oui, je t'emmènerai au pays fortuné des Vivants. Le temps approche : n'avons-nous pas bu déjà toute misère et toute joie ?* » (19). Grimé en miséreux et mimant la démence, Tristan se joue des barons de Marc et, en riant, leur déclare : « *Je n'ai plus que faire céans, puisque ma dame m'envoie au loin préparer la maison claire (...) la maison de cristal* » (20).

Lorsque Tristan sera séparé d'Iseult par l'horizon marin, il découvrira un endroit sauvage, repaire d'un géant féroce. Vaincu par le preux, le géant se mettra à son service et Tristan, prenant possession du repaire, le transformera en un lieu consacré au souvenir d'Iseult. Mais la disposition de l'ancre du géant mérite attention. Il s'agit d'« *un tertre élevé entouré d'un fossé circulaire (...) Le monticule était surmonté d'un rocher parfaitement arrondi, dans lequel avait été creusées plusieurs chambres voûtées avec la plus parfaite habileté* » (21). Notons déjà l'aspect extérieur : il s'agit d'un tertre et, dans la tradition irlandaise, certains tertres, lors de la Samain (la fête du 1^{er} novembre), s'ouvrent comme des portes sur l'Ailleurs où demeure le peuple de Dana. Certes, dans le récit, les salles

creusées dans le roc ne sont point des « *sas* » de l'Ailleurs mais, par Tristan qui les destine à son amoureuse rêverie, elles apparaissent comme une sorte de réceptacle où prend forme l'idéalisation d'une Iseult transfigurée, car perçue comme régnant déjà au pays des Vivants.

« *L'entrée (...) donnait lumière à une première pièce barlongue d'environ dix toises de longueur et large de moitié. De là, une porte donnait accès dans une seconde salle grande du double de la première, éclairée vers le haut par une baie qui laissait voir le ciel et les étoiles et par où l'eau de pluie descendait jusque dans une citerne. Au milieu de la voûte se trouvait un arc de pierre...* » (22). Si la première salle est « *barlongue* », deux fois plus longue que large, et que la suivante se présente comme le « *double de la première* », le tracé de cette seconde salle ne peut être que carré. Dans ces conditions, l'ouverture « *vers le haut* » domine exactement le centre de la salle. A cela s'ajoute le fait que le plafond est voûté et renforcé par « *un arc de pierre* ». Puisque le sommet du tertre est « *un rocher parfaitement arrondi* », l'ouverture constitue donc l'« *œil du dôme* », disposition architecturale symbolisant la communication entre la terre et le monde ouranien des immuables Puissances divines (23). Traditionnellement, la terre est représentée par le carré, tandis qu'un cercle (remplacé ici par la rondeur du rocher) figure le ciel.



L'ouverture au centre - c'est-à-dire au sommet - du dôme rocheux vers les étoiles (et donc les constellations manifestant l'ordre cosmique) permet à l'eau de pluie de pénétrer dans la salle où elle recueillie par une citerne. Mais pourquoi cela ? S'agit-il d'un simple dispositif pratique, destiné à alimenter en eau ce dispositif souterrain ? Voilà qui semble fort aléatoire, car bien peu d'eau recueillerait la citerne alors qu'une rivière coule à proximité. On songerait davantage à une sorte de concrétisation du symbole de la pluie. L'eau du ciel, tombant verticalement, représente ce que l'ancien monde nommait la Force vitale, force jaillissant des hauteurs ouraniennes où demeurent les Puissances, pour transmettre les « influences célestes ou spirituelles » (24) et ainsi féconder la Terre ou, si l'on préfère, conférer à un espace territorial nettement délimité sa signification de « Terre centrale ». Ce thème de la Terre centrale se présente aussi bien dans la Chine ancienne, perçue comme « Empire du Milieu » que dans l'antique Iran mazdéen ou chez les Vikings pour qui le nom de « Midgard » (le « Domaine du Milieu ») désignait l'espace dévolu à l'humanité mais ordonné selon la volonté des Puissances divines.

Il s'agit donc d'un territoire où s'établit la jonction entre l'immuable des Puissances - qu'on les nomme « Dieux », ou dans la tradition chrétienne « hiérarchie angélique » - et les activités humaines.

Alors combien significative apparaît l'image d'une citerne recueillant l'eau céleste, au centre d'une salle carrée. La citerne évoque ici un récipient sacré, symboliquement situé « in medio mundi » (25) et dans lequel se déversent les « influences du Ciel » ; à la fois celles des astres agissant sur l'humain et, par delà les étoiles, celles des Puissances avec la Force vitale.

Procédant à l'aménagement de la salle, Tristan « fit clore la baie par une vitre faite de verres de diverses couleurs, sertis de plomb » (26). Et, sous ce vitrail, il dresse une statue « d'Iseult la blonde, de grandeur naturelle : les proportions et les couleurs, le visage, le port et la taille étaient rendus avec tant d'art que personne, à la voir, n'aurait pu douter que la vie ne fût dans tous ses membres. De ses lèvres, par un mécanisme ingénieux, s'échappait une haleine si douce que son parfum remplissait la salle (...) ». Son chef, d'où tombaient deux longues tresses

blondes, était orné d'un cercle d'or où s'enchaînaient des pierres de toutes couleurs (...). De sa main droite, elle tenait un sceptre terminé par les fleurs les plus délicatement ouvrees » (27). La précision du récit permet de situer très exactement la statue au centre de la salle et, en conséquence, à l'emplacement de la citerne située, on s'en souvient, juste sous le vitrail.

Voilà qui s'avère d'une extrême importance quant à la symbolique du lieu. En effet, disposée là où tombait la pluie, l'eau céleste manifestant la jonction « vitale » entre l'immuable et la terre, cette image de la princesse représente un thème identique. Iseult apparaît ainsi comme une anthropomorphisation de la Force vitale. Celle dont le récit suppose une corporéité de soleil et de glace se dresse ici « in medio mundi » et, de la sorte, établit la jonction entre monde humain et monde supérieur.

Cependant, cette image de la dame tant aimée n'est pas inerte puisque le récit précise qu'un ingénieux mécanisme l'anime d'une respiration continue.

Un souffle vital circule donc dans l'idéale représentation de la blonde beauté. De la sorte, pareille statue apparaît comme une espèce de double de l'Iseult de chair. Un Double qui, occupant la place des « influences du Ciel » (figurées par la pluie), serait une sublimation d'Iseult, tout autant que sa présence déjà située dans l'Ailleurs qu'occupe le peuple de Dana. Mais voici plus singulier : l'emplacement de la statue se trouve directement sous le vitrail constitué, rappelons-le, « de verres de diverses couleurs ». En dehors de cierges que l'on suppose disposés dans la salle, la seule source de lumière du jour diffusée en ce lieu émane du vitrail. Une lumière qui, traversant les verres colorés, répand sur Iseult un faisceau de rayons arc-en-ciel. La pluie jaillissant de l'orifice est désormais arrêtée par le verre et c'est une gerbe de lumière multicolore qui la remplace. Image hautement significative car, chez les scandinaves, l'arc-en-ciel figure un pont tendu entre le monde humain et celui des Puissances divines, les Ases.



C'est ici qu'il convient de rappeler cette remarque de René Louis, selon laquelle le nom d'Iseult « dérive du germanique Is-Hild » (28). Précisons que « hild » signifie « combat ». Or il se trouve que ce terme est le nom de l'une des treize valkyries constituant l'escadron des guerrières ouraniennes envoyées sur Terre par le maître des Ases, Odin, afin de choisir les meilleurs d'entre les guerriers tombés au combat. L'image de la valkyrie et celle du pont arc-en-ciel se conjoignent pour manifester la jonction entre Terre et Ciel. On sait que « hild » intervient également dans le nom de Brynhild, la valkyrie que Sigurd (le Siegfried du *Nibelungenlied*) éveille de son sommeil magique ; et, dans le *Cycle d'Helgi*, un personnage dit à une valkyrie : Tu as été une Hildir pour nous (29), autrement dit « tu as été une combattante (exemplaire) à nos yeux ».

Valkyrie et magicienne



Dans la pensée germano-scandinave, si la figure de la valkyrie joue un rôle médiateur entre deux mondes, il advient qu'un personnage féminin, un être de chair et de sang mais doté de pouvoirs surnaturels, apparaisse comme l'incarnation de ce que constitue la valkyrie. Pour le monde celtique, l'équivalent de la guerrière céleste se présente avec ces femmes venues de l'Ailleurs magique, autrement dit appartenant au peuple de Dana. Femmes dont l'étrangeté semble soulignée par une exceptionnelle blondeur. Si la très blonde Iseult-Ishild est un être soumis à l'humaine condition, son incomparable beauté, la vivacité de son esprit et la sagesse qu'elle détient en font un être à part. Sa nature profonde, de même que pour Tristan, appartient déjà au « pays fortuné des Vivants ». Cependant, rejoindre cet Ailleurs implique le passage par de sévères épreuves inhérentes au monde humain. Aussi, les couleurs du vitrail, jouant sur la belle statue, transcrivent une double

signification. Tout d'abord, ces couleurs, en tant que manifestations diversifiées de la lumière, pourraient correspondre aux pierres précieuses enchâssées dans le cercle d'or posé sur la blondeur d'Iseult. Selon Alain de Lille, contemporain de ce récit, certaines pierres précieuses sont les projections des sept planètes connues des anciens. Il est donc loisible d'imaginer que les forces du ciel étoilé transparaissent dans les scintillations des gemmes. De plus, Iseult, semblablement à sa mère magicienne, possède la connaissance des plantes ainsi que le prouve le passage où elle « feint d'être malade et commande à Brangien », sa servante, « d'aller dans la forêt » (30) ; passage à mettre en parallèle avec celui où sa mère, la reine d'Irlande, prépara le philtre d'amour « avec des herbes et des fleurs qu'elle cueillit elle-même dans la forêt et sur les montagnes, à certaines heures du jour et de la nuit » (31). Une connaissance du pouvoir – magique autant que thérapeutique – des herbes, transmises, on le devine, depuis des âges fort anciens et révélatrice du caractère supérieur de la lignée dont est issue Iseult. Fondée sur l'action des forces mystérieuses du cosmos dans les processus de germination, cette sagesse confère à l'autorité royale un caractère quasi sacerdotal. Ce que révèle peut-être le fait que la statue d'Iseult tient dans sa dextre « un sceptre terminé par les fleurs les plus délicatement ouvrées » (32). La force vitale est présente dans les fleurs, corrélativement aux sept planètes. De plus, les couleurs de ces mêmes fleurs, en reflet des gemmes – voués aux astres – et des vitraux, tout cela semble réuni en ce sceptre énonçant quelle autorité supra-humaine et indissociable de l'ordre universel confère noblesse et royauté.

Tout ceci incite à croire que la versicolore verrière focalise les luminescences astrales, pour nimer Iseult à jamais en majesté. Comme irisée de fusions d'étoiles, comme ruisselante de gemmes, la dame de merveilleuse beauté, par ce « Double » idéal, inspire la médiation suivante. Cette Iseult, transfigurée par des coulées d'arc-en-ciel, apparaît tout à la fois évocatrice d'un état de gloire ouranienne, et comme la confluence corporelle de toutes les épreuves et les joies vécues par elle et Tristan. Ainsi, devinons que les vitraux teints en rouge et qu'enflamme la lumière jette des lueurs de brasier : le supplice du bûcher auquel Marc l'avait condamnée,

mais dont la témérité de Tristan la sauva. Leur éclat est aussi celui d'un fer rouge, en évocation de l'ordalie dont elle sortie victorieuse par la force mystérieuse de sa violente passion. Mais, outre l'évocation d'un feu, ce rouge ardent que répand le vitrail énonce peut-être l'ouranienne sacralité d'un sang issu des blancheurs boréales où dort un royaume oublié. Un sang par trop miroir d'originelles perfections pour que n'en résultât point cette rare beauté donnant corps à Iseult. Avec le vert du vitrail s'ouvrent toutes les profondeurs, ombreuses et moussues, de la forêt du Morois, refuge des amants ; tandis qu'en toute leur violine éclôt le souvenir d'un ciel au seuil de leurs nuits vouées au pouvoir du philtre. Les verres orangés sont des rappels d'aurores et donc de renouveaux, tels que le pardon du roi Marc et, par deux fois, le retour à la vie de Tristan qui terrassa le venin du Morholt, puis celui du dragon. La gerbe des jaunes d'or transmue en pur métal solaire la blondeur sans pareille d'Iseult, évoquant ainsi ce jour de solstice où deux êtres furent à jamais l'un à l'autre. Enfin, avec les carreaux d'un azur de saphir, s'annonce le moment où le chevalier et sa dame se rejoindront au cœur cristallin d'un palais suspendu dans la nue de l'ailleurs...

Devant la statue d'Iseult, Tristan vient aviver ses souvenirs. Ici le chevalier s'abandonne tantôt à ses joies et tantôt à ses tourments : « *Souvent il fuit l'image, souvent il lui revient ; souvent il a pour elle des regards radieux et souvent il lui montre un visage chagrin* » (33)... Comme pour exorciser la part humaine, si fragile et qui fluctue sans cesse. De la sorte, apurant son être, il hâte l'heure où lui sera offert le bonheur extrême de mener Iseult « *au pays fortuné des Vivants* ».

Paul-Georges Sansonetti

Notes

- (1) *Tristan et Iseult*, renouvelé en français moderne d'après les textes des XI et XII siècles par René LOUIS, éd. Le Livre de Poche (Paris, 1972), p.52.
- (2) *Ibid.*, p.21.
- (3) *Le Roman de Tristan et Iseult*, renouvelé en français moderne par Joseph BÉDIER préface de Gaston PARIS, éd. 10/18 (Paris, 1981), p.55.
- (4) *Ibid.*, p.153.
- (5) Ed. Livre de Poche, p.26.

- (6) BEROUL, *Le Roman de Tristan*, traduit en français moderne par Pierre JONIN, Honoré Champion éd. (Paris, 1982), p.91.
- (7) Ed. 10/18, p.28.
- (8) *Ibid.*, p.22. A l'époque où fut rédigé ce récit le terme de « sinople » désignait encore la couleur rouge et non le vert.
- (9) Cf. Julius EVOLA, *La Tradition Hermétique*, éd. Traditionnelles (Paris, 1978), p.58.
- (10) Ed. 10/18, p.161.
- (11) *Ibid.*, p.167.
- (12) Ed. Livre de Poche, p. 84 et 86.
- (13) *Ibid.*, p.7.
- (14) *Ibid.*, p.122.
- (15) *Ibid.*,
- (16) Cf. Jean MARX, *Les Littératures Celtiques*, P.U.F. éd. (Paris, 1967), p.61.
- (17) Ed. 10/18, p.66 et 171.
- (18) *Ibid.*, p.163.
- (19) *Ibid.*, p.171.
- (20) *Ibid.*, p.171-172.
- (21) Ed. Livre de Poche, p. 230-231.
- (22) *ibid.*, p. 231.
- (23) Cf. René Guénon, *Les Symboles fondamentaux de la Science sacrée*, éd. NRF, Gallimard (Paris, 1965), p. 261 et suivantes.
- (24) *ibid.*, p.361
- (25) Sur ce thème du Centre du Monde, cf. Mircea Eliade, *le sacré et le Profane*, collections Idées, NRF Gallimard (Paris, 1969), p. 34 et suivantes.
- (26) Livre de Poche, p. 231.
- (27) *Ibid.*, p.270.
- (28) *Ibid.*, p.270.
- (29) Cf. Régis Boyer, *Les religions de l'Europe du Nord*, éd. Fayard-Denoël (Paris, 1973), p. 226.
- (30) Livre de Poche, p. 65.
- (31) *Ibid.*, p. 49.
- (32) *Ibid.*, p. 233.
- (33) *Ibid.*, p. 235.



La fin tragique des Hyperboréens (2^{ème} partie)

La guerre fratricide des Ambrons

Nous avons commencé la première partie de cet article, « La fin tragique des Hyperboréens », par des lignes extraites d'un livre de Jean Markale, « Sites et sanctuaires des Celtes », qui évoquaient la possibilité que les sites aixois d'Entremont et Roquepertuse aient pu constituer le cœur symbolique du grand peuple celte, au-delà même de ses diverses composantes. « Entremont serait-il le Château du Graal près duquel passent, sans l'apercevoir, ceux qui ne sont pas dignes de participer au Festin d'immortalité ? Les Celtes ne sont pas forcément là où on les cherche... » disait Markale.

Ainsi, contemplant les masses nordiques des Cimbres, Teutons et Ambrons qui cheminaient sous leurs yeux, du haut de leurs oppida, les Salyens ne se doutaient pas qu'ils voyaient passer là ce qui restait de leur antique peuple, venu du pays même de leur lointaine origine... Et ils se doutaient encore moins que cette « armée innombrable », comme dit la Bible allait finir son périple et sa destinée à quelques centaines de mètres de leur plus précieux sanctuaire, Roquepertuse. Ils ne savaient pas que les Romains allaient exterminer les derniers représentants des Hyperboréens dont eux-mêmes, Salyens, constituaient la branche sacerdotale.

Mais il y a mieux et ce qui suit fait bondir les tenants d'une histoire officielle, académique, universitaire...

Nous prétendons, avec Markale, que les Celtes ne se sont pas limités à leur territoire breton ; c'est une évidence, mais il faut à chaque fois la rappeler : les Gaulois sont des Celtes ; d'autre part, les Nordiques ou les Celtes, c'est globalement le même peuple. C'est Strabon (Géographie, L. VII 1-2) qui disait : « Les Germains diffèrent un peu des Celtes ; ils ont des mœurs plus sauvages, ils sont plus grands et plus blonds mais se rapprochent d'eux pour

tout le reste ». On peut lire ce commentaire sur le (beau) site racines.traditions.free.fr de Christian Mandon : « La division fut créée par les Romains à des fins politiques ! Ils enrôlaient les uns pour lutter contre les autres et, ainsi, abattre la résistance nord-européenne à leur impérialisme sans limite ». On a pu constater la même démarche d'un autre impérialisme, l'américain, quand il s'est agi de diviser les Européens de l'Ouest et de l'Est lors de la guerre des Balkans.

Nous prétendons aussi, avec Spanuth, entre autres, que les Celtes ont occupé, à un moment ou un autre de leur longue histoire, la totalité de l'Europe actuelle et une partie de l'Asie, en tout cas ce qu'on appelle actuellement le Moyen-Orient.

Il ne s'agit pas de voir des Celtes partout au risque de se faire traiter de « celtomaniaque » mais de répondre à tous ceux qui, consciemment ou non, adversaires et, quelquefois, amis, se rendent - par facilité ou opportunisme, pour « faire sérieux », pour être admis dans le « club » - à l'opinion « communément admise » qui tente de diviser pour régner, en morcelant et opposant les antiques peuples européens (rien, d'ailleurs, n'a changé depuis, comme nous l'avons suggéré) comme si ces peuples avaient surgi de n'importe où pour arriver n'importe où, en l'occurrence chez nous.

Ce même conformisme qui ne fait que tenter d'accréditer la thèse de « l'ex oriente lux » ne permettra donc pas de considérer certaines découvertes qui dérangent, celles qui établissent des liens d'origine entre les divers peuples disséminés sur l'ensemble de ces territoires européens et au-delà.

On préfère juxtaposer côte à côte des peuples qui n'auraient aucune parenté et qui finissent par se métisser. L'aboutissement de cette propagande, c'est le « communautarisme » actuel, qu'on justifie en prétendant que l'Europe s'est faite ainsi, de métissage en métissage. C'est faux. Il est regrettable que certains de nos amis tombent dans le panneau. Selon Spanuth, dans la deuxième moitié du 13^{ème} siècle avant notre ère, « tous les pays à l'intérieur du détroit », à l'exception d'Athènes et de l'Égypte, furent aux mains des Atlantes, peuples de la mer du Nord. L'encerclement de l'Égypte, but initial de la Grande Migration, était accompli. » Ceux que Spanuth appelle les Atlantes étaient donc nos fameux Cimbres, Teutons et

Ambrons ; et, à vrai dire, nous ne pensons pas, comme Spanuth, qu'ils avaient véritablement pour objectif d'encercler l'Égypte mais simplement de trouver de bonnes terres.

Nous allons retrouver nos Peuples du Nord, toujours à propos de cette même bataille de Roquefavour car il n'y avait pas que chez les spectateurs (les Salyens) et les vaincus (Cimbres, Ambrons et Teutons) que l'on avait pu déceler une même origine ; dans les rangs des vainqueurs (les Romains), certains ont pu d'eux-mêmes faire ce même constat : ceux que nous combattons et ceux qui nous regardent sont tout autant nos frères.

« La tribu des Ombriens », dit Spanuth, « nous montre l'origine des peuples qui formèrent la première vague de la Grande Migration. Il s'agit d'une tribu qui n'habitait pas l'Italie mais dont les légendes traditionnelles disent qu'elle fut chassée de son pays près de l'océan par un monstrueux déluge (J. Wiesner, 1942). Les fouilles dans les zones de peuplement des Ombriens en Italie prouvent qu'ils sont arrivés du Nord avec la première vague de la Grande Migration vers la fin du 13^{ème} siècle av. J.C. C'est l'époque de la « couche des formations récentes ».

Les territoires qu'ils occupèrent à l'origine ne se limitaient pas à l'actuelle Ombrie au sud du lac Trasimène. La Toscane fut peuplée par les Ombriens comme Hérodote le disait déjà (I, 94) et comme Pline (II, 112) le confirme. Ils s'installèrent également sur la côte ligurienne et en haute Italie. C'est ainsi que Buriatium, au nord de Ravenne, et Ariminium (Rimini) au sud de Ravenne, ont été fondées par les Ombriens (J. Wiesner, 1942 ; P. Kretschmer, Glotta, 21, 1933).

P. Kretschmer a prouvé que le nom des Ombriens se rattache à celui des Ambrons. Des fractions de cette même tribu auraient une influence sur la formation des langues italiennes et germaniques. L'origine nordique des Ombriens est indiquée par une proche parenté de leur langage avec les langues germaniques. Des voisins des Ombriens se nommaient Teutons ou Teutanes, d'autres encore qui, d'après Ephore, s'installèrent près du lac Avernus s'appelaient les Cimmériens. Dans les deux cas, pense P. Kretschmer, on devrait établir le rapport avec les tribus germaniques du même nom. D'après Mela Pomponius (II, 32) et Pline (Histoire naturelle, IV, 99) ainsi que Pythéas (cité par Pline, XXXVII, 35) et d'autres auteurs de

l'Antiquité, ces tribus étaient installées sur la péninsule cimbrienne. Cimbres, Teutons et Ambrons furent, 1200 ans plus tard, vers 130 av. J.C., chassés de leur patrie cimbrienne une nouvelle fois par un raz-de-marée suivi de famines et ils essayèrent de pénétrer en Italie. Leur défaite d'Aix (102 av. J.C.) les en empêcha. Lors de cette bataille, les descendants des Ambrons qui avaient envahi l'Italie à l'époque de la Grande Migration s'opposèrent à la tribu des Ambrons qui tentait d'y pénétrer.

Plutarque raconte dans la « Vie de Marius », le général romain qui commandait les légions, que le matin du jour de la bataille se produisit le fait suivant : « Les Ambrons ne se ruèrent pas en avant dans une course désordonnée et sauvage. Ils ne poussèrent pas non plus de cris de guerre inarticulés. Au contraire, ils frappèrent en mesure leurs armes les uns contre les autres et ils avancèrent par bonds simultanés en criant plusieurs fois leur propre nom « Ambrons », soit qu'ils s'appelaient eux-mêmes à la rescousse, soit qu'ils voulaient effrayer d'avance l'ennemi en lui criant leur nom. Parmi les troupes romaines, les Ligures furent les premiers à les attaquer. Comme ils entendaient les Ambrons crier leur nom, ils crièrent eux-mêmes que c'était le nom de leurs ancêtres car la tribu d'origine des Ligures s'appelait ainsi » (Plutarque, Vie de Marius, chap.9).

Kretschmer tient ce récit pour la preuve que des Ambrons immigrés de longue date en Italie combattirent le matin de la bataille d'Aix contre les Ambrons originaires de la Germanie du Nord, qui se proposaient d'envahir à nouveau l'Italie. Cette opinion est partagée par F. Altheim et E. Trautmann (1939). » (Jürgen Spanuth, Le Secret de l'Atlantide, l'Empire englouti de la Mer du Nord, éd. Copernic, 1977, p.219-220-221).



SOMMAIRE

Editorial p.3

Origines

Rodolphe Badinand p.4

Pour une vision boréocentrique de l'histoire, de l'humanité et du monde

Paul-Georges Sansonetti p.12

Iseult l'Hyperboréenne

Pierre-Emile Blairon p.18

La fin tragique des Hyperboréens

Brèves de terroir : p.25

« La main de Fatma »

Décapages : un monde propre qui sent bon le vrai !!

Ludovic Dorant p.26

Les Caisses de Jean-Jean à Mouriès

Nouvelles de la Terre :

Isabelle Lascaud p.27

La langue des dieux : symbolisme, runologie, géographie sacrée, ...

Pierre-Emile Blairon p.28

De la langue des dieux à l'écriture des hommes

Pierre-Emile Blairon p.30

Les manuscrits Oera Linda

Alain Colomb p.32

Le Pacte des Loups

Paul-Georges Sansonetti p.40

Une lance entre les hommes et les dieux

Alain Cagnat p.44

Les langues indo-européennes en Europe

En couverture : Le sens du symbole se découvre dans ce qui est à la fois brisure et lien de ses termes séparés... C'est pour cela que les dieux s'activent sur les failles.

Hyperborée est une revue trimestrielle éditée par le CRUSOE, Centre de Recherches Universitaires Sur les Origines de l'Europe

Directeur de la publication : Pierre-Emile Blairon.

Abonnements (4 n°s) : France : 32 euros, Dom-Tom, Etranger : 36 euros. Chèques à l'ordre du CRUSOE.

*Adresse postale : BMB, B. P. 50169
80, rue de la Grande Tousque
13799, Aix-en-Provence Cedex 3*



Il s'agit là d'une pierre (tombale ?) gravée d'un signe que nous avons retrouvé en illustration dans un ouvrage de René Guénon, « symboles de la Science sacrée », NRF, Gallimard, p.309, figure 17 :

Cette figure représente l'axe du monde, ou vajra, ou encore Yggdrasil. Il est à noter que cette photo a été prise dans l'enceinte du prieuré de Ganagobie dont le sol de la chapelle est constitué par une mosaïque représentant des entrelacs nordiques. Curieux – et merveilleux – monastère où souffle l'esprit des Ancien-européens.

Les Peuples de la Mer



Jürgen Spanuth a situé précisément l'Atlantide à Héliogoland, royaume englouti au 13^{ème} siècle av. J.C. C'est alors, d'après lui, que commença la migration des « Peuples de la mer » qui, suivant la route de l'ambre, s'élancèrent à la conquête de la Grèce et de l'Asie mineure, avant d'être repoussés par les troupes du pharaon Ramsès III.

Cette datation nous paraît bien récente ; Héliogoland est une île dans la Mer du Nord, exactement sur le territoire des Cimbres, dont la modestie de la surface, en tout cas actuelle, laisse douter qu'elle ait pu être le siège d'un fantastique empire ; de même, il est fort probable qu'un raz-de-marée l'ait engloutie en grande partie au 13^{ème} siècle avant notre ère et qu'elle ait été habitée par des Hyperboréens ; mais cette supposition vient confirmer d'une part la fréquence de ces phénomènes dans cette partie du Nord de l'Europe et, d'autre part, l'hypothèse que les Hyperboréens qui auraient habité l'île pourraient n'être qu'un reliquat réfugié sur ce fragile esquif après l'engloutissement de la maison-mère, l'Atlantide. Il est vrai que l'un des anciens noms chrétiens d'Héliogoland, Sainte-Ursule, nous laisse penser qu'il y a tout lieu de l'associer au symbole de l'ours, évidemment polaire. Paul-Georges Sansonetti évoque ce symbole de la Tradition primordiale dans le précédent numéro de notre revue.

Spanuth ne fait aussi que confirmer que les Cimbres sont bien les descendants de ces Hyperboréens : « Par Hyperboréens », dit-il, « il faut entendre les peuplades habitant les rives du fleuve de l'ambre jaune Eridanos-Eider sur la presqu'île des Cimbres.... Descendants des Cimbres, qui ont conquis l'Égypte au 12^{ème} siècle avant JC, « les Peuples

de la mer du Nord » étaient appelés « Haunebut » ; ces populations venaient d'Amuru, à peu près la Palestine, par mer et alliés aux Libyens et aux Tyrrhéniens (les Etrusques : ndr) par l'Ouest. Les Peuples de la mer viennent des îles et des continents de la mer mondiale au fin fond du nord... Les Égyptiens appelaient Tat, le dieu des colonnes du ciel, ce que les peuples du nord appellent Irmin ou Jorunum, les Grecs Atlas. « Atlas est debout dans le pays des Hyperboréens » (Apolodote)...

La « longue marche guerrière » des Peuples de la Mer du Nord suivit les vieilles routes commerciales par lesquelles, depuis environ -2400, les hommes du nord exportaient jusqu'en Égypte l'ambre jaune qu'ils extraient dans la région de Héliogoland. Le chemin était donc tout tracé à l'avance. De même, lorsqu'ils eurent été repoussés par les troupes de Ramsès III, les Atlantes se replièrent sur le même itinéraire. Une partie d'entre eux s'installa sur la côte palestinienne ; il s'agissait de la tribu des Phères, que l'on appelle aujourd'hui les Philistins (suivant la prononciation hébraïque Pheles du mot Phères). Le papyrus Wen-Amun (environ -1095) nous apprend que les Sakar ou Saksar se fixèrent sur la côte ouest de la Syrie. Les Denen s'installèrent à Chypre, tandis que les Dori (les Doriens) colonisaient la Péloponèse, la Crète, Rhodes et les îles de la mer Égée. D'autres enfin demeurèrent en Afrique du Nord (les Berbères ?).

Toutes les descriptions que nous en possédons les représentent comme des hommes de haute taille, à la peau blanche, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, traits « caractéristiques de la race nordique », pour reprendre les termes employés par le français Henri Lhote dans son étude sur les peintures rupestres découvertes au Sahara (« A la découverte des fresques du Tassili »).

Les Peuples de la mer qui avaient été défaits en Libye se fixèrent en Italie et dans les régions avoisinantes pour y créer la « civilisation des Terramares ». Ombriens (Ambrons), Cimbres et Teutons : ces tribus sont déjà mentionnées en Italie (Hérodote, I, 94 ; Plin, 14,12) bien avant les « invasions barbares » qui menacèrent Rome à partir de 110 av. J. C. »

Mais, selon Kadath n°58, p.11 : « Les Hyksos indo-européens s'emparent du delta du Nil vers -1750. La céramique hyksos avait pour motif décoratif principal

la spirale qui devint un motif dominant de l'art égyptien ». Au début du 13^{ème} siècle, les Peuples de la mer, les Philistins puis les Phéniciens s'emparent des côtes.

Nous savons d'autre part que les dolmens du Golan sont datés de -2200, « des milliers de dolmens parfaitement comparables à ceux du Danemark », confirme Deruelle dans son étude très documentée *« De la préhistoire à l'Atlantide des mégalithes »* (Franco-Empire); qui prône la thèse d'une expansion de la culture mégalithique à partir du nord dans le sud de la France puis vers la péninsule ibérique, le Maghreb et la Palestine. Les Peuples de la mer n'étaient donc pas les premiers d'une migration des hommes du Nord vers le Sud.

Le raz-de-marée qui a contraint les Cimbres à leur dernier voyage n'était pas le premier non plus; aussi loin qu'on remonte dans l'histoire des peuples de la Mer du Nord et de la Baltique, c'est-à-dire après la dernière grande période froide, vers -9500, il n'est question que de peuples fuyant leurs terres horéennes et revenant, sitôt que la mer ou les glaces se retirent.



Les Cimbres étaient-ils Celtes, Germains, Scandinaves, issus des Peuples de la Mer, de la mythique Atlantide ou de la non moins mythique Hyperborée, étaient-ils les descendants des peuples qui ont dressé les mégalithes? Markale a recensé chez les auteurs latins l'évocation d'autres noms de chefs, en dehors de ceux déjà cités, c'est-à-dire Boiorix et Teutobodus, tous d'origine celtique, comme les deux précédents, ce qui laisse à penser qu'il n'y avait guère de différence entre des Cimbres, des Teutons, des Gaulois, des Germains ou autres Ambrons qu'on pouvait tous regrouper sous le vocable de Celtes. Tacite fait remarquer que les Estyens, eux aussi voisins des Cimbres, peuplant eux aussi les bords de la mer Baltique, « ont les usages et les coutumes des Suèves mais leur langue se

rapproche plus du breton. Ils adorent la Mère des Dieux et des figures de sanglier sont l'emblème de cette religion. »

Alors, quelle est l'origine des Cimbres?

Question éminemment délicate, si l'on veut faire abstraction des considérations de Markale, de Spanuth et de bien d'autres qui se sont sérieusement penchés sur la question.

Pour un profane, il est plus difficile de s'y retrouver.

Là encore, chacun y va de sa théorie; tout concourt à l'inévitable confusion: d'abord, cette confusion est entretenue par ceux-là mêmes qui sont chargés de nous éclairer:

- L'absence de chroniqueurs locaux et contemporains laisse le champ libre essentiellement aux auteurs latins.

- Ces auteurs ont une facilité étonnante à transcrire d'une manière erronée les noms, à confondre les uns et les autres, à bousculer les dates et les lieux, parce que ça peut faire plus joli pour les besoins de leur narration...

- Il y a aussi ceux qui écrivaient pour complaire au pouvoir du moment; la parole du vainqueur dont nous parlions plus haut...

- D'autres dont l'objectivité était altérée par le fait qu'ils considéraient qu'en dehors du monde romain, il ne pouvait exister aucune culture ni aucun peuple auxquels puisse s'intéresser un civilisé, sauf à s'en servir comme objet de moquerie; encore la parole du vainqueur...

- Il y a l'attitude fort peu scientifique de nos contemporains: la réticence de certains archéologues en place à se contredire eux-mêmes, et donc leur propension à mettre sous le boisseau toute nouvelle découverte qui pourrait infirmer la théorie qu'ils ont laborieusement échafaudée et qui se trouve démolie par le moindre tesson de bouteille découvert inopportunistement.

- Les peuples eux-mêmes concernés qu'un chercheur honnête aimerait bien étudier ne l'aident pas beaucoup; ce téméraire va vite être débordé par leur incroyable propension à se multiplier, se dupliquer dans le temps, dans l'espace, changer leur nom, le donner, le même, à chacun des territoires qu'ils traversent, les retraverser en sens inverse et y laisser à nouveau leur nom quelque peu modifié entre temps, le prêter ou l'emprunter à d'autres peuples, s'en débarrasser et le récupérer deux ou trois générations après...

Selon Markale, « si les Cimbres ont été confondus avec les Celtes, s'ils ont été qualifiés de Celto-Scythes, on les a

également, pendant toute l'antiquité, plus ou moins consciemment et avec plus ou moins d'intention enveloppés dans un voile de mystère et assimilés avec les Cimmériens.... Or, il semble bien que les auteurs de l'Antiquité aient prêté les mêmes particularités aux Cimmériens et aux Hyperboréens dont une abondante littérature nous décrit le pays et nous affirme l'existence. »

C'est Diodore de Sicile qui dit que « c'est le même peuple qui, dans les temps anciens, a traversé toute l'Asie mineure et que l'on appelait autrefois les Cimmériens. Au cours des temps, le nom s'est un peu modifié et il a pris la forme de Cimbres » (Bibliothèque historique, V, 22).

Toujours selon Markale, il faudrait, pour comprendre l'origine des Cimbres, envisager une lignée Cimbres-Cimmériens(Sumériens?) Gaëls-Iuatha dé Dannan. (la tribu de Dana)

Ces derniers étaient les premiers, en tout cas les premiers connus, occupants de l'île d'Irlande et ils ont laissé la place aux Gaëls, un peuple classant l'autre. Mais les Gaëls sont les anciens Celtes et les Iuatha dé Dannan seraient les constructeurs de mégalithes, eux-mêmes descendants des Hyperboréens.

Les Celtes et les Hyperboréens seraient donc deux branches distinctes, qui ont fini par se confondre, et qui ont laissé leur empreinte sur l'Europe puis sur le monde en vagues successives, liées aux aléas climatiques le plus souvent, les premiers, les plus anciens, étant les Hyperboréens.

Et Jean Markale conclut donc que « les Cimbres ne sont ni Celtes, ni Germains mais les derniers descendants des constructeurs de dolmens et d'allées couvertes qui, aux alentours de l'an-2000, ont parsemé l'Europe occidentale de leurs étranges monuments avant d'aller, grâce au rêve mystique des celtes, s'y perdre et prendre des visages de dieux et de héros ».

Les Galates qui occuperont plus tard l'Anatolie seront l'une de ces tribus celtes demeurées célèbres ne serait-ce que par la mention qu'en fera la Bible ; le Grand Larousse nous raconte ainsi l'épopée de ces Celtes qui, avec leurs probables cousins, les Galiléens, poseront à l'histoire sacrée l'une de ses plus grandes énigmes. « Des bandes gauloises venues d'Europe, après avoir aidé Nicomède I^{er} de Bithynie à affermir son pouvoir (278 av. J.C.) ravagèrent l'Asie

Mineure jusqu'aux villes grecques de la côte, exigeant de lourds tributs. Elles furent pourtant repoussées par le roi Antiochos de Syrie au centre de la Bithynie. C'est là que naquit la Galatie, du nom de ces Gaulois, les Galates.... La Galatie était divisée en trois régions, correspondant aux peuples celtes qui l'avaient envahie : le pays des Tolistoages à l'ouest, où l'on adorait la « Mère des dieux », le pays des Tectosages, le pays des Trocmes. Au milieu du I^{er} siècle, saint Paul évangélisait le Sud du pays (épître aux Galates : lettre adressée d'Ephèse aux chrétiens de Galatie par l'apôtre saint Paul), effrayé de les voir admettre parmi eux des judaïsants qui, tout en facilitant le salut des patens incircconcis, continuaient à attribuer à la loi juive une valeur absolue. »

Le Larousse parle de « bandes gauloises ». Cependant, ce sont les mêmes qui, quelques siècles plus tôt, auraient fondé « les principaux sanctuaires grecs de Delphes et de Délos », selon Spanuth (p.300) et ce dernier poursuit, ce qui méritera une étude sérieuse car l'on est en train d'assister à un processus inverse actuellement avec la Turquie, ce qui correspond bien à l'inversion aux manifestations d'une fin de cycle: « La recherche est également d'accord sur le fait que la Grande Migration a mis fin à l'orientalisation du sud-est européen et de l'Asie mineure qui exerçaient une pression constante avant l'arrivée des peuples nordiques. Et ceci principalement pour la Grèce, « qui semblait être définitivement perdue pour l'Europe (Friedrich Wirth, 1938) et qui fut arrachée à l'Orient. » (p. 302)



Le Peuple des menhirs...

Pour résumer, les Cimbres seraient les derniers descendants des Hyperboréens, poussés sur les terres côtières désormais inhospitalières de la Baltique probablement par les Celtes, disons plutôt une nouvelle vague de Celtes venue des régions danubiennes et se dirigeant vers l'ouest.

Qui sont les Hyperboréens ? Peut-être eux-mêmes les descendants des Atlantes, qui auraient reconstitué une civilisation grandiose après l'engloutissement de l'Atlantide.

Regardez une mappemonde.

Les fonds marins sont en bleu plus clair ; entre le continent américain et le continent européen, vous voyez une sorte de serpent qui descend vers l'Afrique : c'est l'Atlantide, probablement submergée après la dernière grande glaciation dite de « Wurm », vers - 9500, comme le rapporte Platon. Il n'est pas impossible que la Méditerranée ait été grossie à cette époque par une sorte de débordement de l'océan atlantique emplissant cette zone par le détroit de Gibraltar ; la Méditerranée, par un effet de vases communicants créant ensuite la Mer Noire, en se débordant par ce qui est actuellement le détroit du Bosphore (source *Etudes Ifremer*)

Entre l'Espagne et la Norvège, vous voyez ce même fond bleu clair qui suit et remplit les côtes, incluant les îles britanniques ; la Mer du Nord est remplie par ce fond bleu clair, ainsi que la Mer Baltique ; ces deux mers n'existaient pas ; c'était l'Hyperborée ; c'était les hommes des mégalithes ; ce fond marin, de l'Espagne à l'Angleterre suit exactement l'emplacement des mégalithes répertoriés en Europe. Les mers se sont créées à la fin de la dernière période froide, à la fonte des glaciers ; la revue archéologique Kadath n°28 rapporte que les pêcheurs de cette zone engloutie ramènent quelquefois dans leurs filets des os de mammouth.

Jean Markale a écrit ce livre, « *Les Celtes et la civilisation celtique* », d'où est extraite cette théorie de la filiation des Cimbres en 1969, pour sa première édition.

Les méthodes de datation ont bien évolué depuis ; on constate que plus ces méthodes s'affinent, et plus il convient de reculer dans le temps ce qu'on croyait si proche de nous ; en fait, on assiste, pour les esprits les plus ouverts, à une relativisation du temps qui nous éloigne du schéma simpliste linéaire. D'autres

mouvements des ancêtres des Peuples de la Mer se sont faits par l'Est et ont ainsi enserré la Méditerranée orientale, après une escale à Malte où les vestiges sont prodigieux. C'est ce qu'avance Deruelle qui a sous-titré son ouvrage : *Les leçons du radiocarbone*.

Les mégalithes de l'île de Malte datent de -3600 ; « la première culture maltaise précède l'Égypte et Sumer ». La revue belge Kadath n°33 d'où est extraite cette phrase, date de juillet 1979 ; avec humour, la revue nous révèle que l'archéologie officielle, reconnaissant que la datation au carbone 14 remet toute sa chronologie en cause, ne modifie en rien l'ancienne datation lorsqu'il lui arrive de faire une réédition, un peu comme les Français qui ont continué à parler en anciens francs, 30 ans après le changement de monnaie en 1962.

....et des dolmens



Les premières datations au carbone 14 ont été effectuées en 1949.

Cela a permis de remonter à - 4500 la pyramide bretonne de Barnenez ainsi que le dolmen de Kercado à Carnac (le Carnak breton) « *Aucun chercheur sincère ne peut plus soutenir désormais l'origine orientale de l'idée mégalithique.*

Cette culture est spécifiquement européenne et authentiquement originale. » (Kadath, n°28) et Spanuth renchérit : « Nous avons, jusqu'à présent, une quantité d'indices qui montrent que la culture mégalithique n'est pas venue, comme on le supposait généralement, du Proche Orient ou de l'Égypte vers l'Ouest et le Nord de l'Europe. Bien au contraire, elle s'est étendue à partir du Nord et de l'Ouest vers le bassin méditerranéen occidental et oriental.

Les maîtres d'œuvre des monuments mégalithiques dans le nord et l'ouest de l'Europe avaient déjà édifié leurs monuments de pierre à l'époque où les Égyptiens bâtissaient encore avec des matériaux peu durables comme le bois et le torchis. On ne

saurait continuer à déconsidérer plus longtemps les bâtisseurs mégalithiques en les tenant pour de maladroits imitateurs des hautes civilisations du bassin méditerranéen occidental. Ils avaient créé leur culture propre, parfaitement originale et indépendante, longtemps avant qu'existassent les hautes cultures égyptiennes ou mésopotamiennes ». Nous pouvons même rajouter, avec Guénon, que ce sont les premiers qui ont initié les « hautes cultures » des seconds. « sans doute faudra-t-il, si l'on voulait rechercher les conditions dans lesquelles s'opéra cette jonction, donner une importance particulière à la Celtide et à la Chaldée dont le nom, qui est le même, désignait en réalité non pas un peuple particulier, mais bien une caste sacerdotale ; mais qui sait aujourd'hui ce que furent les traditions celtique et chaldéenne, aussi bien d'ailleurs que celle des anciens Egyptiens ? » (Formes traditionnelles et cycles cosmiques, Gallimard)

L'écriture n'est pas « née à Sumer »

Selon l'archéologue Marija Gimbutas, la culture de la Baltique se serait déplacée vers - 5500 vers la Mer Noire jusque vers - 4000 ; c'est à ce moment qu'apparaît la culture sumérienne, l'une des rares cultures d'origine non-sémitique de la région mésopotamienne. Sur la route, en quelque sorte, apparaissent les tablettes de *Tartaria*. 1500 ans avant l'écriture sumérienne considérée jusqu'à présent comme la première à être venue au monde. Ces plaquettes d'argile furent découvertes en 1961. Elles supportent une écriture apparentée au « modèle » sumérien ; comme elles lui sont antérieures de 1500 ans, c'est cette culture roumaine, dite de Vinča-Tordos, qui aurait dû devenir le « modèle » et Sumer la copie...

Voici quelques exemples de symboles constituant l'écriture de Vinča-Tordos :



ci-contre, une sculpture découverte à Vinča. Voilà qui ressemble furieusement au portrait d'un petit homme vert, ou gris, ou vert-de-gris.

Peut-on en conclure que les Sumériens sont les héritiers des cultures baltes ? Peut-on en conclure que les Sumériens sont tout simplement des Cimmériens, c'est-à-dire les ancêtres des Cimbres ? évidemment, la phonétique plaide pour cette filiation. Mais la phonétique ne nous laisse pas à l'abri des surprises ; ainsi, ce sont les Ambrons qui, les premiers, se font décimer par les troupes romaines à Roquefavour ; les Ambrons ? donc, phonétiquement, ceux qui vivent du commerce de l'ambre ? Hé bien, non. Ce serait un peuple qui vivait en Suisse avant de se joindre à la grande migration des Cimbres... Puis nous voyons qu'en réalité les Ambrons sont les ancêtres des Ligures, venus lors d'une précédente migration en Italie ; ces Ambrons seraient originaires de la Mer du Nord, selon Plutarque. (*Op.cit.*)

Donc, retour à la case départ, si l'on peut dire.

Mais rien n'est encore définitif. Pendant longtemps encore, ces mouvements de reconstitution ne cesseront de bouger avant de se stabiliser, tout comme les mouvements des plaques tectoniques qui les ont fait naître.

Les Hyperboréens ont terminé leur cycle il y a deux mille ans, à Roquefavour ; ceux qui ont apporté la Connaissance à l'ensemble des peuples de la Terre devaient céder la place à d'autres initiateurs qui allaient porter l'évolution du monde sur les fonts baptismaux. Les monothéismes - les religions du Livre - allaient imposer leurs dogmes à la planète et marquer ainsi de leur empreinte l'Âge de Fer.

Pierre-Emile Blairon



Symbolisme La main de Fatma



Nous avons été interpellés par cette affiche d'un groupe musical (nous ne saurions en dire plus) qui présentait la particularité d'avoir édité une affiche originale où les trois religions du Livre réunissent leurs « logos » comme pour symboliser un œcuménisme que certains appellent de leurs vœux, encore que cet œcuménisme, désireux à l'origine de rassembler les Eglises chrétiennes, ne fusionne que les religions monothéistes. Nous avons voulu en savoir plus sur cette « main de Fatma » qui semble cristalliser sur son emblème des revendications communautaristes.



La Basilique Sainte-Sophie transformée en mosquée

Selon Alain Cagnat, notre historien, l'origine de la main de Fatma est à rechercher dans les péripéties des combats qui ont abouti à la chute de Constantinople en 1453¹. Le sultan turc Mehmet II s'empare de la ville avec 80 000 hommes qui exterminent les 5000 soldats byzantins et les 2000 Grecs et Génois qui la défendaient. Puis le sultan « livre la ville au pillage de ses hommes pendant trois jours et trois nuits. Lui-même pénètre à cheval dans la cathédrale Sainte-Sophie où des milliers de femmes et d'enfants se sont réfugiés. Le massacre dure des heures. Ivre de meurtre, le sultan plaque sa main ensanglantée sur l'autel : ce symbole deviendra « la main de Fatma », porte-bonheur des femmes musulmanes, et qu'arborent avec fierté certaines jeunes filles chrétiennes d'aujourd'hui sans en connaître l'origine. » (voir aussi le site de Marie-Paule d'Archicourt)

Sur le net, nous trouvons le pire et le meilleur ; nous ne retiendrons que le meilleur, sur le site Aminour : « certaines sciences traditionnelles sont complètement étrangères à nos mentalités modernes : soit elles sont ignorées, soit elles sont réutilisées par des ignorants comme « arts divinatoires » totalement dépourvus de valeur doctrinale ; leur manipulation, en tant que résidus, ouvre la porte à toutes les influences les plus négatives et s'avère donc être une pratique dangereuse

et prohibée. Parmi ces sciences authentiquement traditionnelles qui fleurissaient en Islam (que les faussaires ont réduit à une vulgaire et trouble lecture des lignes de la main) qui traite de la science physiologique et de son fondement spirituel rattaché directement à la science des noms divins et des nombres. C'est ainsi que, comme tout ce qui compose la création, la main n'est pas un hasard. Les doigts sont composés de 14 phalanges, 28 pour les deux, correspondant aux 28 lettres de l'alphabet ; « la disposition des lignes principales trace dans la main gauche le nombre 81 et dans la main droite le nombre 18, soit au total 99, le nombre des noms divins. »²

Sa forme est une représentation du nom Allah : l'auriculaire correspond à l'alif, l'annulaire au premier lam, le majeur et l'index au second lam, qui est double, le pouce au H qui, régulièrement, doit être tracé sous sa forme « ouverte ». Et c'est la raison principale de l'usage de la main comme symbole si répandu en Islam.

Quelques sites à consulter :

- <http://islamiquementincorrect.blogspot.com/2008/03/lcrivaine-saoudienne-wadjihah-al.html>
- <http://blogdemariepauleedarchicourt.hautetfort.com/evocations>
- <http://aminour.unblog.fr/tag/representations.../la-main/>



■ Jacques Heers, *Chute et mort de Constantinople*, Perrin-Tempus

■ René Guénon, *Aperçu sur l'ésotérisme islamique et le taoïsme*, Gallimard.

Décapages

Les « Caisses de Jean-Jean » à Mouriès

C'est au cœur de ce paysage de profonde Provence, fait de champs d'oliviers, de roches blanches brûlant au soleil et de cyprès dressés çà et là, comme des sentinelles, que se trouve le plus ancien sanctuaire de la Gaule ; nous sommes sur la commune de Mouriès, à la limite de Maussane, longeant le golf de Servanes.

« Situé au lieu-dit les « Caisses de Servanes », sur un plateau « encaissé » comme son nom l'indique, sur le flanc méridional des Alpilles mais protégé de la plaine par une barrière rocheuse, c'est probablement le plus ancien sanctuaire de la Gaule. Avant de dominer la ville gallo-romaine de Tericius qui occupera la plaine au nord de Mouriès, il sert de nécropole aux populations de la fin de Hallstatt ou du début de la Tène. » (Jean-Paul Clébert, *Hauts lieux de la Provence antique*)

Un groupe d'amis passionnés d'histoire ancienne m'avait demandé de leur organiser une visite de ce lieu. Je pensais qu'il me suffisait, après la lecture du livre de Clébert, de me rendre à l'Office de tourisme de ce village oléicole fort prisé en été afin de m'enquérir de l'itinéraire. La demoiselle qui m'accueillit connaissait l'endroit par on-dit, parce « qu'il était réputé pour être un lieu d'entraînement à l'escalade ». Elle savait vaguement que des fouilles y avaient été effectuées mais ne disposait d'aucune information. Je la remerciai donc poliment et allai boire un verre au bistrot du coin ; là, évidemment, je demandai à la patronne si elle avait entendu parler de ces caisses-là. « Oui, ça me dit quelque chose, mais je ne suis pas à Mouriès depuis très longtemps. Vous devriez demander à la marchande de légumes, à côté ». Je n'avais pas à bouger de ma chaise ; elle rangeait ses tomates à portée de main, et de voix ; encore d'autres caisses ; plutôt des

cageots.

« Les Caisses de Servanes ? j'y suis allé avec l'école quand j'étais petite. Il faut grimper, hein... Mais nous, on appelle ça les « Caisses de Jean-Jean ». Vous prenez derrière le golf, en direction d'Eygalières... - Mais le nom, « les caisses de Jean-Jean », ça vient d'où ?

- Ah, ça, je ne sais pas ; peut-être un ancien qui habitait le coin... »

En rentrant chez moi, j'ai eu l'idée de consulter l'ouvrage de Falque de Bezaure : « *Sur les traces des Templiers des Alpilles* » ; les Templiers auraient occupé un lieu dénommé « Servius », Servane, en 1185, grâce à une donation de l'archevêque d'Arles.

Selon Falque, le lieu serait plus ancien que les fouilles ne l'ont démontré, occupé par des Celtibères. Et il montre la photo d'un Janus bifrons. « Il fut trouvé au 19^{ème} siècle aux Caisses de Servanes (collection privée) ».

Mais c'est bon sang bien sûr ! Le Janus à deux têtes, les deux directions, le passé, l'avenir, les deux solstices, d'hiver et d'été, toute une symbolique reprise par le christianisme avec les deux Saint Jean, l'Évangéliste et le Baptiste... Les deux Jean... : Jean-Jean.

Voilà ce qu'on appelle une tradition populaire qui perdure. Voilà aussi un bel exemple d'occultation, consciente ou non, de leur propre patrimoine de la part des « autorités ». Si vous vous intéressez à l'archéologie provençale, allez donc plutôt voir la marchande de légumes ou le boucher du coin, ils en sauront plus qu'à l'Office du Tourisme.

Ludovic Dorant



Paysage de la Vallée des Baux, appellation oléicole d'origine contrôlée. Les Baux de Provence, Maussane et Mouriès sont les trois principaux centres de production de cette excellente huile d'olive.



Canicules. La photo de couverture de ce deuxième numéro d'Hyperborée est sans doute rafraîchissante. Elle ne fait que rappeler, comme un immense linceul déposé pudiquement sur des trésors enfouis, les contours des anciens territoires de nos primes ancêtres. Rappel douloureux et en même temps exaltant : douloureux car ce sont ces glaces qui ont marqué la fin de l'Age d'Or et le début de la grande migration des Hyperboréens ; exaltant car la grande aventure de l'Europe allait alors commencer. Est-ce à dire que, par un effet de retournement, notre cycle qui a commencé par l'emprise des glaces va s'achever par la brûlante victoire du Soleil ?

Les canicules dont nous subissons les rigueurs estivales année après année, sont-elles le résultat de la folie des hommes, de cet « effet de serre » dont on nous rebattait les oreilles sans que nous puissions en vérifier, jusqu'à l'hécatombe sénile de 2003, les effets désastreux ?

Rappelons l'origine de ce terme canicule : on l'entend bien, pour les Romains, il avait quelque chose à voir avec un chien, canis, Canicule, chien légendaire dont l'étoile Sirius, la plus brillante de la constellation du Grand Chien, reçut le nom.

Cette étoile avait une particularité connue des Egyptiens et, bien sûr, avant eux, des Chaldéens : le solstice d'été coïncidait avec le lever héliaque de l'étoile.

Héliaque, d'Hélios, pour dire que le lever de l'étoile coïncidait aussi avec le lever du soleil. La période caniculaire correspond donc exactement à cette conjonction. La précession des équinoxes a détruit cette belle escapade commune du Soleil et de Sirius.

Il ne nous reste donc que la canicule et nos milliers de morts.



La fonte des glaces s'accélère en Arctique.

Mais revenons à la fraîcheur arctique. Ce réchauffement climatique a bien d'autres effets redoutables, notamment sur la calotte glaciaire : la glace fond. La glace arctique a diminué de 20% depuis 1979 (1,3 million de km²). L'Arctique est un océan de 12 millions de km², mais, à cette vitesse, il ne restera plus de glace en 2070 ! Et voilà qui arrange bien nos prédateurs technocrates qui pensent à ouvrir de nouvelles voies maritimes. Fini le canal de Suez ! Pour joindre l'Asie à l'Europe, il faut actuellement faire 21 000 km ; il n'en faudra plus que 13 000. Il n'y a pas que ça. L'Arctique recèle en sous-sol à peu près 10% des réserves mondiales d'hydrocarbures. Fini la protection naturelle dont bénéficiait le berceau de notre civilisation ! Fini la réserve protégée de l'Alaska ! Fini aussi les réserves halieutiques que les huit pays riverains (Danemark, Norvège, Finlande, Suède, Islande, Canada, Etats-Unis, Russie) ne vont pas manquer d'exploiter.

Biocarburants. ce n'est pas demain qu'on va remplacer les vignes arrachées par du tournesol. Nos paysans ne sont pas au bout de leur peine. Selon une directive européenne, nous devrions incorporer 2% de carburants verts (éthanol et Diester) dans les carburants fossiles en 2005 et 5,75% en 2010. La France devrait fournir, à l'horizon 2010, 700 000 tonnes de Diester produit à partir d'huiles végétales : colza, tournesol, soja, palme et 250 000 tonnes d'éthanol produit à partir de plantes sucrières : canne à sucre et betterave et de céréales : blé et maïs (source : cite-sciences.fr). L'intérêt de ces carburants étant qu'ils sont trois fois moins nocifs que les carburants fossiles en ce qui concerne leur impact sur l'effet de serre.

Cependant, le gouvernement freine leur production parce qu'il a besoin d'argent : pas question de mettre en place une défiscalisation. Après nous, le déluge ! C'est le Brésil qui est leader en production d'éthanol à base de canne à sucre : 30 000 stations services ! 35% du parc automobile équipé !

Isabelle Lascaud



De la langue des dieux à l'écriture des hommes

Au commencement, la langue des dieux, c'était aussi celle des hommes, car, au commencement, comme dirait la bible, les hommes côtoyaient les dieux. Au commencement ... de notre cycle, bien sûr, celui dont nous vivons avec effarement les tous derniers instants.

Autrefois, les hommes côtoyaient les dieux. Les druides transmettaient l'enseignement de ces « êtres supérieurs » oralement. Ils concevaient l'écriture, qu'ils connaissaient bien sûr, comme une régression, une facilité qui ne pouvait pas convenir à la rude école qui formaient les cœurs vaillants et la pensée juste.

Nous pourrions, en tant qu'héritiers des Ancien-Européens, nous enorgueillir du fait que ce sont bien nos ancêtres qui sont à

l'origine de l'écriture. Comme d'habitude, la pensée officielle s'ingénie (c'est là où réside tout son « génie ») à masquer l'importance des découvertes, incontestables et de plus en plus nombreuses, qui démentent l'antériorité de la thèse orientale.

En vérité, il n'y a pas de quoi être fiers.

C'est à partir du moment où nous avons voulu être compris de tout le monde – nous avons inventé la communication – que notre déclin a commencé. C'est dès lors que l'enseignement est devenu information – que la Connaissance a circulé dans les deux sens – qu'elle s'est dégradée.

Le début du Kali-Yuga, l'Âge de Fer, coïncide avec l'invention de l'écriture.



Aucun film, dans l'histoire du cinéma, n'a encore égalé « 2001, l'odyssée de l'espace » de Stanley Kubrick, pour illustrer aussi parfaitement et avec autant de génie ce que nous tentons de dire à propos du symbole et de la « langue des dieux ».

Les grands cycles cosmiques contiennent les petits, - historiques, idéologiques ou religieux - comme des poupées russes qui dansent en tournant à la façon des Soufis.

L'Empire romain a commencé sa chute quand « les biens et les personnes ont circulé librement ».

Le déclin de l'Occident, selon son acception : Europe+Amérique, a commencé à sa création même. Quand les Européens ont accepté la primauté américaine. Laquelle se débat dans tous les coins du globe comme un monstre agonisant qui agite ses tentacules par soubresauts, alors que la tête est déjà morte ; mais les soubresauts font du dégât. Les dieux américains sont tombés sur la tête des peuples.

Alors, est-ce que la langue des dieux a quelque chose à voir avec l'écriture ? Non, pas grand-chose.

Pour preuve, il n'y a qu'à constater une autre forme de décadence, quand la spiritualité s'est dégradée en religion, c'est-à-dire quand elle est passée aux mains des (petits) hommes. Qu'ont-ils inventé pour asseoir leur pouvoir ? : Le Livre, avec un

grand I. Les trois monothéismes sont des religions du Livre. Ce qui veut dire qu'ils révérent littéralement le Livre, objet concret devenu dieu. C'est-à-dire une pseudo-connaissance délivrée (?), révélée (?) par de pseudo-dieux ; en fait, un seul dieu qui serait le même pour tout le monde mais qu'aucune des trois religions du Livre n'accepte comme le même. Allez comprendre...



En vérité (je vous le dis), les dieux continuent à parler aux hommes. La langue et l'écriture sont deux choses différentes. Nous recevons tous les jours une multitude d'informations venant des dieux. Nous sommes, collectivement et individuellement, bombardés de signes par lesquels les dieux s'adressent aux hommes. Mais qui les voit ? Les dieux s'adressent aux hommes par signes et par symboles.

Le signe est la manifestation des dieux quand ils s'adressent à l'individu ; ce sont, par exemple, les coïncidences. C'est Jung qui a élaboré sur le sujet un corpus informatif qu'il a dénommé *synchronicité*. La synchronicité est la rencontre de deux événements, rencontre qui resterait une coïncidence fortuite si elle ne révélait, ne mettait au monde, une *signification* logique. C'est-à-dire qu'il n'y a aucune raison pour que cette rencontre se produise mais elle se produit ; dans ce cas, c'est un « hasard », une coïncidence ; mais il faut accéder à un palier supplémentaire pour pouvoir parler de synchronicité : nous entrons dans le domaine de la magie quand cette coïncidence est significative, ou quand elle défie, par exemple, les lois de la statistique. Ainsi, si, dans la même journée, en circulant dans la rue, vous vous heurtez deux fois à une personne que vous n'avez pas vue depuis des années, il convient de vous poser des questions. Les dieux s'adressent à vous : c'est un avertissement, une explication a posteriori, ou même une suggestion.

Le symbole, comme la synchronicité, est porteur d'une signification. Il est la rencontre d'au moins deux éléments, ou événements, sur un lieu ou en un moment, qui marque cette rencontre en produisant, en révélant, un signe commun aux deux éléments, ou événements,

de cette rencontre.

Le symbole, quand il concerne un lieu, est un signe pérenne, et non ponctuel comme l'est la synchronicité. Il concerne donc le niveau cosmique, collectif, communautaire.

Le « dictionnaire des symboles », de Chevalier et Gheerbrant (collection « bouquins » chez Laffont) donne du symbole cette définition : « *A l'origine, le symbole est un objet coupé en deux, fragments de céramique, de bois ou de métal. Deux personnes en gardent chacune une partie, deux hôtes, le créancier et le débiteur, deux pèlerins, deux êtres qui vont se séparer longtemps... En rapprochant les deux parties, ils reconnaîtront plus tard leurs liens d'hospitalité, leurs dettes, leur amitié... Le symbole sépare et met ensemble, il comporte les deux idées de séparation et de réunion ; il évoque une communauté, qui a été divisée et qui peut se reformer. Tout symbole comporte une part de signe brisé ; le sens du symbole se découvre dans ce qui est à la fois brisure et lien de ses termes séparés.* »

Nous disions, au début de cet article :

« Au commencement, les hommes côtoyaient les dieux. » De nos jours, les dieux en appellent à une ré-union avec les hommes chaque fois qu'ils se manifestent par le signe ou le symbole.

Et ces manifestations ne datent pas d'hier. Les mégalithes ou les cathédrales se sont élevés sur des lieux de fracture, des failles, des brisures, sur lesquels les dieux s'activent à réparer, pour réunir ; ils construisent des ponts et ils nomment les hommes qui s'activent à leur place des « pontifes ». Le dieu primordial est Janus, à deux faces.

Certains hommes prennent le relais de cette volonté de ré-union. Nos artistes s'expriment dans leurs livres, leurs peintures, leurs sculptures, leurs films, (et aussi par certaine écriture, comme les runes) par symboles. Ils expriment le point de vue des dieux. C'est à nous de comprendre ce langage. Sinon, comment savoir que les dieux marchent avec nous ?

Pierre-Emile Blairon

IRRÉVERSIBLE

C'est le mot-clé de notre combat. Il explique l'acharnement de nos adversaires et la prise de conscience, dans l'urgence, des plus lucides d'entre nous, vous-mêmes, amis lecteurs. Nos adversaires espèrent une victoire irréversible, c'est-à-dire qu'ils mettent tout en oeuvre pour éliminer les derniers bastions qui assurent encore, bon gré mal gré, le fonctionnement d'une société traditionnelle qui appuie son évolution sur les lois cosmiques, ou naturelles, les plus évidentes. Ce processus d'inversion fourmille d'exemples sur lesquels nous n'avons pas à revenir. Pour nous, le constat est déjà fait. Il ne s'agit pas, tel le héros du « Rivage des Syrtes », d'essayer de deviner, dans le brouillard matinal, l'avance incertaine des troupes ennemies mais bien de préserver, *in extremis*, le Principe permanent dont nous sommes les gardiens avec nos seuls moyens d'investigation et de divulgation. Car il y a accélération brutale du processus d'inversion, ce qui démontre que nous sommes bien aux derniers instants de cette fin de période.

Le but de nos ennemis est de remplacer ces éléments vitaux par un nihilisme apparent, discrètement maîtrisé par ceux-là même qui organisent la chienlit. Et la fameuse formule prend alors tout son sens : « Du passé, faisons table rase ». Le passé étant alors l'ensemble des racines qui ont pour mission de constituer une référence permanente à laquelle se raccrocher en cas de tempête, les bouleversements qui accompagnent toute fin de cycle : *ces principes fondamentaux assurent leur même permanence d'un cycle à l'autre*. Leurs coups de boutoir visent donc à détruire, au moment où ils sont le plus fragiles et vulnérables, ces principes pour empêcher leur réapparition au cycle suivant.

Mais pourquoi un tel acharnement ? L'explication peut se situer à la fois sur un plan supérieur et sur un autre, plus basement matérialiste. Sur un plan « supérieur », ces maîtres d'œuvre, ou plutôt apprenti-sorciers, se veulent les continuateurs de toutes les utopies qui ont ensanglanté le monde, et qui n'avaient qu'un dessein, faire de *l'homme universel* le référent unique et absolu, asseoir sa puissance sur toute chose à l'égal de Dieu. Ce qu'ils veulent, c'est remplacer les dieux.

Nous y voilà : humanisme, droits de l'homme, uniformisation, mondialisation... L'autre raison nous paraît, à nous, bien dérisoire : *le sentiment de pouvoir* qui, on le voit bien, mène les hommes animés de ce sentiment aux pires turpitudes.

Parce que ceux qui développent ce projet ne rêvent que d'être les maîtres absolus de cette masse devenue informe à laquelle ils inculquent des idéaux utopiques faits d'une bouillie sentimentalo-égalitariste. Ces manipulateurs n'omettent pas, évidemment, de faire en sorte que cette masse soit complètement privée de toute velléité d'indépendance, de tout sens critique... et de toute liberté réelle. Le conditionnement se fait jour après jour dans les moindres actes de la vie. Exemple : les forces de police seront moins indulgentes envers le citoyen qui ne sera pas *attaché* par sa ceinture de « sécurité » que pour le non-citoyen qui porte atteinte aux personnes et aux biens.

Certains, qui n'ont pas compris pourquoi nous combattons, nous disent : « *vous êtes dans le confort : vous croyez à un temps cyclique. Bien. Donc, après la pluie vient le beau temps. Après l'Age de Fer vient l'Age d'Or. Pour vous, il n'y a rien à faire que d'attendre.* »

Ces gens se trompent. Nous devons aider l'aiguille à remonter ; les dieux comptent sur nous. Nous sommes Européens, pas musulmans. Notre destin n'est pas d'attendre, *soumis*, que Dieu veuille bien nous signifier ses desseins. Nous pouvons faire nôtre la devise : « Aide-toi, le ciel t'aidera ».

L'intention de nos adversaires est d'atteindre le cœur même du principe de régénération : le sol et le sang, notions de Vie, intimement liées. Notre rôle est de préserver ces éléments essentiels.

C'est pourquoi nos ennemis accompagnent les moindres de leurs avancées d'un dispositif de fermeture de sas, en arrière, lesquels visent à empêcher toute correction dans le sens traditionnel. Mais nous savons que rien n'est irréversible, rien n'est irrémédiable. C'est la phrase de ces « amis » rendus à l'adversaire, qu'ils prononcent à chacune de ces fermetures : « C'est fichu, nous ne pouvons plus revenir en arrière ». Oui, oui, nous pouvons... ; un tour de roue n'est rien d'autre qu'une révolution. Et une révolution se donne les moyens d'en être une. Nous annonçons des lendemains qui déchantent.

Les manuscrits « Oera Linda »

Voici plus de trente ans paraissait dans Nouvelle École n° 24 (hiver 1973-74) un article du professeur Frans J. Los concernant la publication, en juin 1871, à Leeuwarden (chef-lieu de la province néerlandaise de Frise) d'un manuscrit dont la datation allait soulever de vives polémiques.

Nous dirons : comme à chaque fois qu'une découverte archéologique est faite en Europe, laquelle Europe, rappelons-le pour nous conformer au dogme, est apparue ex nihilo bien après l'invention du hammam.

La polémique

« Présenté à la Ligue frisonne par le Dr Ottema, recteur adjoint au lycée classique de la ville, cet ensemble de textes constitua le point de départ d'une polémique d'une vigueur et d'une durée extraordinaires qui, pendant plus de cinquante ans, allait opposer les savants néerlandais et allemands et entraîner la publication de plusieurs centaines de livres et d'articles, sans d'ailleurs que la question fût véritablement tranchée »

Le Dr Ottema avait lui-même reçu le manuscrit d'un marin, Cornelis over de Linden, qui l'avait hérité d'une tante et l'avait confié pour traduction au dit docteur. Le manuscrit « semblait rédigé en une langue frisonne très ancienne et comportait plusieurs pages d'une écriture inconnue, d'apparence runique. »

Tout comme cela s'était passé pour Emile Fradin, l'agriculteur qui, en 1924, avait déterré dans son champ les tablettes de Glozel, le marin fut accusé d'avoir fabriqué le manuscrit.

Mais on voit mal « comment un « falsificateur » aurait pu mener à bien un travail aussi considérable, ni dans quelle intention il aurait pris la double peine de reconstituer une langue plus archaïque que celle des plus anciens manuscrits frisons et d'inventer une écriture inconnue », fait

justement remarquer le professeur Los.

Nous pouvons effectivement faire le parallèle avec l'affaire Glozel, qui méritera un article dans une future parution d'Hyperborée, puisque c'est exactement la même accusation qui a été portée contre l'agriculteur et son « docteur Ottema », lequel docteur s'appelaient en l'occurrence Morlet. Rappelons que plus de 3000 pièces ont été exhumées par la famille Fradin ; le docteur Morlet a relevé exactement 111 types de signes composant l'écriture magique de Glozel.

Il fallait vraiment que notre paysan dispose de beaucoup de temps et soit animé d'une grande et étrange passion pour passer sa vie à composer des faux en écriture qui ne lui rapportèrent que des insultes et des ennuis. Il convient, au sujet de l'affaire Glozel, de relire l'ouvrage du même nom, de l'équipe de la revue d'archéologie Kadath (Nicole Torchet, Patrick Ferrin, Jacques Gossart), édité en 1978 par Copernic.

Dans le cas qui nous occupe, Cornelis et le docteur Ottema reçurent, dans les années trente, l'appui du professeur Wirth, Allemand d'origine néerlandaise qui « reprochait aux adversaires du Dr. Ottema d'obéir à des considérations d'ordre idéologique, en particulier d'avoir été influencés par le dogme de l'Ex oriente lux »

Il semble, là encore comme pour les tablettes de Glozel, que plusieurs périodes soient concernées par la rédaction du manuscrit. La première traduction des manuscrits en 1871, comprenait pas moins de 250 pages.



Étude de l'écriture employée dans les manuscrits par le Dr. Ottema

Les manuscrits, datés initialement pour la période la plus ancienne à 2193 avant notre ère, sont contredits par le professeur Los 1000 ans plus tard. Il semble cependant que le professeur veuille se rapprocher de la chronologie du pasteur Spanuth qui situe l'engloutissement de l'Atlantide à cette époque... et au même endroit. Voilà que nous revenons vers nos Cimbres sans pour autant que ceux-ci soient cités par le professeur Los. (Voir l'article, « La fin tragique des Hyperboréens », dans ce même numéro). Car l'intérêt majeur des manuscrits Oera Linda est d'évoquer, avec les mots mêmes de notre époque, ou avec ceux de Platon, comme pour souligner sa permanence, la fabuleuse Atlantide. Le manuscrit commence par deux dédicaces. Voici la première :

« Okke, mon fils ! vous devez garder ces livres avec votre corps et votre âme. Ils contiennent l'histoire de notre peuple tout entier et celle de nos aïeux. L'année dernière, je les ai sauvés de l'eau, en même temps que ta mère et que toi. Mais ils avaient été mouillés et, à cause de cela, ils ont commencé à se gâter. Pour ne pas les perdre, je les ai recopiés sur du papier de l'étranger. Le jour où tu en hériteras, tu les copieras à ton tour. Tes enfants feront de même, pour que jamais ils ne périssent. Écrit à Liuwert, en la 3449^{me} année après l'engloutissement de l'Atlant. Hidde, dit Oera Linda. Veiller. »

Un autre texte daté plus tardivement, est rattaché au manuscrit initial : « Chers héritiers. Au nom de nos aïeux bien-aimés et de notre bien-aimé liberté, je vous prie mille fois de ne jamais laisser des yeux de moines parcourir ces écrits. Ils parlent avec des mots sucrés mais, sans qu'on y prenne garde, ils corrompent tout ce qui nous touche, nous autres Frisons. Pour gagner de riches prébendes, ils se rallient basement aux camps des rois étrangers. Ceux-ci savent que nous sommes leurs plus grands ennemis, car nous osons parler à leurs gens de liberté, de justice et des devoirs des princes. C'est pour cela qu'ils font détruire tout ce qui provient de nos pères et qui a survécu de nos anciennes mœurs. Ah, mes bien-aimés ! Je suis allé chez eux, à leur cour : si Wralda le permettait et ne nous donnait pas la force, ils nous perdraient tous ensemble. Écrit à Liudwert, en l'an 803 selon la conviction des chrétiens. Liko, dit

Oera Linda ».

Les manuscrits Oera Linda incluent un texte qui semble apparenté à un mythe de fondation qui rappelle ce que Platon disait des rois de l'Atlantide. Le professeur Los n'en fait pas la remarque dans son article : « Le plus important texte « historique » des manuscrits Oera Linda est le « Livre des partisans d'Adela »... Il est question dans ce Livre de l'histoire des Fryas, c'est-à-dire des « enfants de la déesse Freya ». S'il faut en croire les auteurs du manuscrit, le royaume des Fryas s'étendait à l'origine, non seulement sur le territoire anglo-frison historique, de l'Escaut jusqu'au Jutland, mais encore sur les îles danoises et le Schonland, c'est-à-dire la Scandinavie méridionale. Il était gouverné par des rois élus pour trois ans, et par des fonctionnaires, également élus. Cependant, l'autorité suprême était détenue par une « Mère du peuple », élue à vie. Elle résidait dans une forteresse de l'île de Texel, pourvue d'un donjon où des vierges veillaient, telles des vestales, sur un feu brûlant éternellement. »



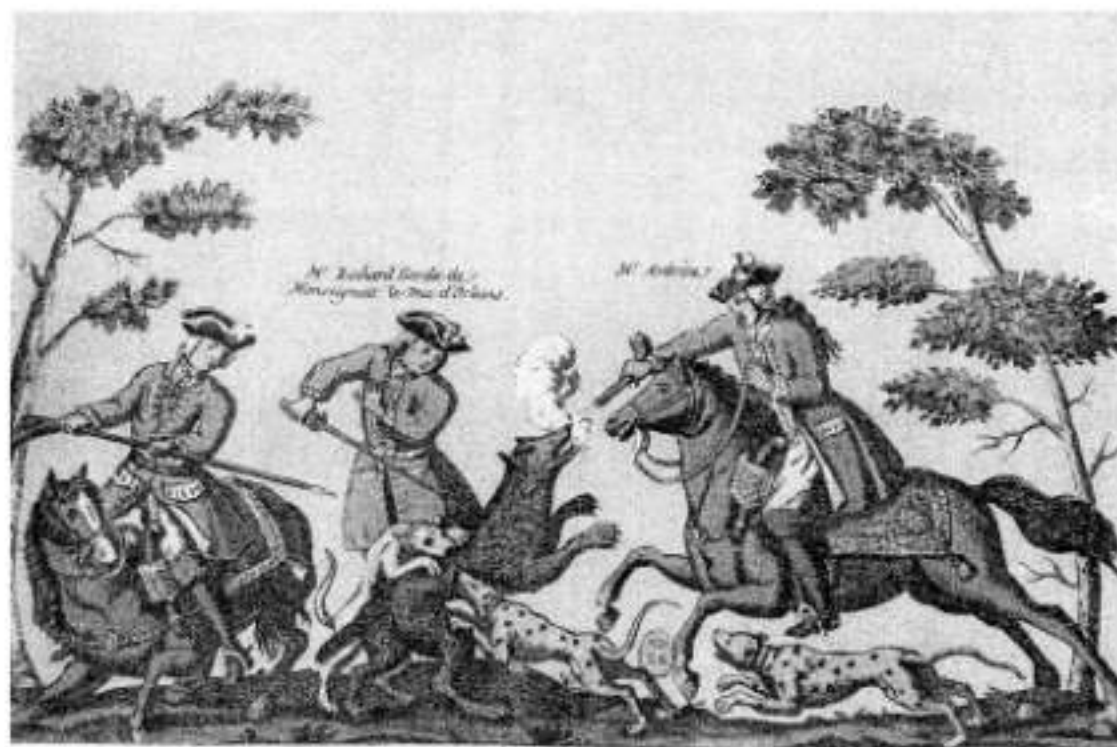
Une page du manuscrit

Nouvelle École a illustré cet article par la photo du fronton d'une maison de Frise où une roue solaire est entourée par deux cygnes stylisés. Nous avons ici la marque de l'Hyperborée, de la Tradition primordiale. Tout comme nous l'avons à Glozel, dont l'écriture est composée de 111 types de signes, le nombre de l'Hyperborée.

Pierre-Emile Blairon

Le Pacte des Loups

2^{ème} partie



Mort de la bête du Gévaudan (gravure d'époque)

Triade divine

Une fille trouvée morte du côté de Saint Alban va permettre à nos amis de faire la connaissance du chef des malandrins rossés par Mani, le capitaine Duhamel venu de sa garnison de Langogne avec la ferme intention d'éliminer le loup. La réception qui sert de prétexte à Gans pour présenter et confronter les principaux acteurs du drame est une des plus belles scènes du genre. Mademoiselle de Morangias, fraîche et pure fleur gévaudanaise, enchante Grégoire et en fin de compte fera du chevalier savant un chevalier servant. L'évêque de Mende, puis le duc de Montand, le duc de Morangias, sa femme la comtesse, Jean-François de Morangias leur fils et frère de Marianne, Sardis le curé de Saint-Alban et Maxime des Forêts semblent constituer l'élite provinciale locale. A ce déjeuner, Grégoire se dévoile : homme de science mais

vaniteux, rusé mais loufoque il révèle sa véritable personnalité. Pour bien montrer son imperméabilité à toute superstition ou mirage il exhibe une soi-disant truie à poils. L'insolite pilosité censée préserver du gel cet « exemplaire unique du grand Nord canadien », ne protégera pas son créateur d'une saine colère de Marianne et de la haine froide et mortelle de son frère : « si je le pouvais, monsieur, j'applaudirai des deux mains. » En effet, celui-ci – apparemment du moins – est privé d'un bras perdu, dit-il, en Afrique lors d'une chasse au lion. Le dieu premier de la mythologie germanique assimilé par les Romains à leur *Mercur* se présente lui-même comme roi des vivants et des morts, maître des runes¹² et donc de la connaissance par excellence. C'est par ruse qu'il a acquis une grande partie de son savoir et ses multiples

¹² Ecriture à signification secrète des anciens Germains popularisée au cinéma par *Le Seigneur des Anneaux*.

surnoms (une centaine environ) définissent ses nombreuses fonctions. Ce grand séducteur de vierges a pour nom *Odinn*. Si, maintenant, nous le comparons à M. de Fronsac, hormis le fait que notre dieu soit borgne, tout le reste coïncide étrangement, à commencer par cet antagonisme presque intime qui s'installe immédiatement entre Grégoire et Jean-François ; en effet, dans le mythe nordique, *Loki* est le dieu du mal et, quoique lié à *Odinn* par quelque pacte obscur, il n'en est pas moins son adversaire le plus acharné. Il est le père de *Hell*, déesse des enfers mais surtout, en relation directe avec notre sujet, celui du loup *Fenrir* que nous avons déjà présenté. Les fourberies ainsi que les machinations sont pour lui pain quotidien et la dissimulation sa sauvegarde perpétuelle. En occultant son bras droit, Jean-François de Morangias usurpe, nous allons voir comment, le rang et la dignité du dieu complétant cette triade germanique et, ce faisant, il prend ainsi la place - démoniaque - qui lui revient.



Vestiges romains de Lanuéjols

Ce troisième dieu c'est *Tiwaz*, devenu *Tyr* à l'époque des Vikings, incarnant la fidélité et, pour cette raison, vénéré des guerriers. Parangon de courage, il perdit sa main droite pour permettre de capturer *Fenrir*. Car, après sa naissance, les Ases (mot qui désigne les puissances divines) élevèrent ce fils de *Loki* mais quand ils constatèrent l'in vraisemblable avidité du petit loup, ils décidèrent de l'enchaîner et le tentèrent en vain à deux reprises. *Odinn* fit alors tisser par magie un lacet de soie très résistant mais très subtil, trop pour la brute qui, méfiante, refusa de se le laisser passer autour du cou à moins que l'un d'entre eux ne mette en gage la main droite dans sa gueule (image passée dans le langage courant). La suite se devine : le loup fut pris mais *Tyr* devint le dieu manchot. L'impassibilité du marquis confronté aux

révolutionnaires, son zèle face au monstre et la mauvaise blessure que ce dernier infligera à sa main droite justement, sont autant d'indices qui, peu à peu, vont nous permettre de l'identifier à notre dieu. A la fin du repas, un ridicule poème de Maxime des Forêts dédié à Marianne (dont il est amoureux fou) et qui se termine par un non moins ridicule « au loup, au loup ! » tout en manquant de faire pouffer ou s'étouffer certains des convives n'en crée pas moins un indicible malaise ! Serait-ce dans les passions humaines que prend origine et se cache la bête ?

Le jour suivant nous révèle Mani, permettant ainsi de le comparer à *Thor*, second dieu des germains, maître de la foudre que symbolise son arme, un redoutable marteau, le *Mjölner* (« Broyeur »). Grand athlète arborant une flamboyante chevelure rousse, il est le protecteur du *Mitgard* (le monde humain que cohèrent les dieux) et passe son temps à chasser géants et géantes qui le menacent. Pour lui encore, point de similitude physique (la chevelure de Mani est d'un noir corbeau) mais nous apprenons qu'il est un indien Iroquois, donc un peau-rouge. Semblable épiderme répond à la toison du dieu. D'autres détails caractéristiques suivront. Les scènes qui précèdent l'énorme et inutile massacre de loups sont riches d'enseignements. Provoqué par l'hystérique fille du vieux sorcier - la bavarde - Mani devient la vedette d'un combat chorégraphique où il affronte de bien étranges adversaires, sorte d'hommes bêtes aux cheveux emmêlés, flanqués de sinistres vénus trop fardées, tant *Eros* que *Thanatos*. Un coup de feu de Jean-François vient calmer le jeu, permettant à celui-ci d'exhiber son arme ergonomique ainsi que ses balles d'argent. Craindrait-il les lycanthropes ? « J'aime signer mes coups », précise-t-il à M. de Fronsac. Si la bête et autres assimilés garous représentent le côté maléfique et obscur du loup, il en est un lumineux dont nous avons déjà parlé à propos de la Rome antique et qui, pour les Grecs, fut associé à *Apollon Hyperboréen*, c'est le loup blanc¹³. Ces deux aspects sont évidemment irréductibles et il n'est donc pas étonnant de voir le dit comte se lancer en personne à la poursuite d'un semblable animal¹⁴. Celui-ci pénétrant dans une

¹³ Si le loup blanc est lié à Apollon, c'est plutôt par sa mère dont cet animal est une de ses mutations ; mais chez les Romains comme chez les Grecs il prépare l'avènement d'un principe supérieur, l'aigle.

¹⁴ Cette poursuite est un indice révélateur de la lutte souterraine que se mènent les deux aspects du même principe.

clairière où se trouvent déjà Grégoire Marianne et Mani, s'immobilise un instant sur un autel de pierre (vestige moussu d'un édifice templier), vivante statue du culte d'un autre âge, avant que de s'enfuir effrayé par le coup de feu que lui lâche Marianne heureusement dévié par Fronsac. Le « merci » que lui lance Mani, le dégoût éprouvé par ce dernier devant l'hécatombe des animaux, autant de signes qui révèlent chez ce « sauvage » d'autres croyances, des relations différentes avec les forces naturelles et surnaturelles. Au cours du repas donné le soir même nous saurons tout sur cet indien chaman dont la religion « est une sorte de totémisme » ainsi que sur le pacte de sang signé avec son frère blanc¹⁵.



La cathédrale de Mende

« Je suis lasse de vos tours ». Le repas ainsi ponctué par Marianne, Thomas d'Apchier en profite pour inviter ses nouveaux amis à se distraire dans la plus fameuse maison close de la région, à Mende « la capitale de ce beau pays » comme le qualifiera la « nouvelle ». La scène qui suit et dont nous avons brièvement parlé dans l'introduction constitue le cœur du film et contient toutes les clés nécessaires pour tenter de décrypter l'ésotérisme du film, ainsi que pour son interprétation alchimique. Outre la curieuse paire que forme nos jumeaux par alliance, une croix de templier entrevue lors de la

chasse, encore rouge sous la végétation qui la dissimule¹⁶, pourrait être un indice supplémentaire vu que cet Ordre fut accusé de se livrer à ce genre de pratique et, comme on le sait, condamné et détruit.

En pénétrant dans le boudoir d'une mystérieuse Italienne, Grégoire de Fronsac ne perçoit d'emblée que le reflet de cette dernière, son double en quelque sorte, car, lui tournant le dos, elle achève un tirage de cartes (rouges et noires sur fond blanc). L'éclairage tricolore de cette scène lui confère, nous allons voir pourquoi, une ambiance alchimique. Jouant sur les mots, nous dirons que la « maison close » s'impose comme le lieu d'« éclosion » de l'œuvre (la rencontre qui se fait ici est capitale et conditionne tout le film) puisque l'adepte qui travaille au fourneau utilise un athanor, sorte de cornue de verre soigneusement lutée. « Le vase doit être clos » précise Don Pernety qui, à la page 408 de son dictionnaire Mytho-Hermétique, nous apprend que le nom de « prostituée » a été choisi par les maîtres pour indiquer la matière de leur travail. « Je coûte cher, Fronsac » lui lance-t-elle, avant de rajouter en retournant l'as de cœur « mais il ne s'agit pas seulement d'argent ». Le miroir de par son tain (encore au mercure à cette époque), l'argent (gouverné par *Hermès* ou *Mercur*), ainsi que les couleurs qu'elle arbore et qu'elle manipule, sont autant d'indices précieux pour notre enquête. Quand à son masque, il nous incite à l'identifier à une louve - blanche comme sa chair et comme, rappelons-le, la mante neigeuse recouvrant son double aux dimensions d'un paysage¹⁷ - et ce d'autant plus qu'en argot italien ce mot (*lupa*) désigne une prostituée. Le rouge et le blanc sont deux couleurs qui, en alchimie, se retrouvent indissolublement mêlées dans un mercure précisément qualifié de « double », agent actif de l'œuvre. Ce Travail comporte trois opérations principales : La première appelée « Nigredo » rend compte de la mort à ce monde ; la seconde, « l'albedo » ou œuvre au blanc, implique une renaissance ; quand à la troisième, « la Rubedo » ou œuvre au rouge, elle marque la restauration d'une royauté spirituelle, une remise en ordre de l'être, un retour à l'Age d'Or.

¹⁵ Pour Lévy Bruhl, le totem chez les primitifs est à mettre en rapport avec la notion de double. Sur cette notion, consulter P. G. Sansonetti, *Chevalerie du Graal et Lumière de gloire*, édition Exède (Menton, 2004), p. 64 et suivantes.

¹⁶ Le rouge et sa couleur complémentaire le vert sont souvent associés pour désigner le flux vital. Ils figurent alors respectivement le sang et la sève, en Alchimie, le soufre et le mercure.

¹⁷ La blancheur entrevue n'est pour l'instant qu'une promesse car, de la coupe aux lèvres, il y a un long chemin et la neige immaculée se fait parfois linceul.

L'incorruptibilité de ce métal l'associe pour cette raison au but final de l'alchimie (la pierre philosophale censée transmuter le plomb en or).

Lors du premier repas, l'intendant avait lancé « Il paraît même que le pape aurait envoyé un espion ». Le doute en nous lentement s'insinue. Qui est vraiment cette jeune femme mystérieuse ? Le masque ne cachera-t-il qu'un agent double et sa voyance ne serait-elle pas seulement due aux renseignements ¹⁸ ? Une femme - une catin qui plus est - missionnée par le Vatican ? On peut en douter. Et de fait la Rome qui la mandate est beaucoup plus ancienne. La mention du Pape n'est là que pour impliquer le niveau sacerdotal - le plus élevé ! - et le prénom de Sylvia nous ramène à la prêtresse qui enfanta les jumeaux. En inscrivant son corps dans la terre gabale, Gans lui restitue un instant son rang d'entité, de divinité, mère et amante conjuguées, revenue par delà le temps pour préserver ses enfants - l'archétype gémellaire représenté par nos héros - de la férocité du monstre.



Initiatrice

« Je viendrai à vous comme une ourse, j'enverrai contre vous la bête farouche qui dévorera les troupeaux et fera de vos chemins des déserts ». Lugubre prêche de Sardis brutalement interrompu par la clameur d'un père : « Mes enfants ont

¹⁸ Au bordel, Gans avait tourné une scène de sadomasochisme qui aurait donné à Sylvia un caractère d'espionne par trop affiché. Bien que considérant lui aussi la belle romaine comme le seul personnage du film qui soit conscient de tout, il ne se résout pas à lui conférer une identité rationnelle et c'est pour cela qu'il sacrifie cette scène à laquelle il tenait pourtant beaucoup.

disparu au mont Mouchet » Autre crime mais il y a une rescapée que Mani grâce à un remède indien ramène à la vie. Le jour même où M.de Fronsac exhibe un croc de fer perdu par la bête, on apprend que Duhamel est débouté et remplacé par de Beauterne, porte-arquebuse du Roi en personne. Inconscient de ce que cela augure, Grégoire poursuit une cour assidue auprès de Marianne mais, comme « les filles d'ici ont plus de devoirs que d'envies », pour satisfaire les siennes, il retourne au bordel. La maison close va donc bien figurer l'athanor hermétique, le vase clos où se déroule les opérations du Grand Oeuvre. En effet pour M.de Fronsac va débiter l'œuvre au noir, cette confrontation avec la mort pas toujours seulement symbolique. « Tu es amoureux, buvons à mademoiselle de Morangias ». Plus que voyante, la « louve » est initiatrice et, sous couvert de paroles sibyllines sur la façon dont les femmes napolitaines usent de poison, puis de contre-poison, pour retenir des maris par trop volages, elle le prévient de sa mort prochaine, de sa résurrection et, lui soutirant de sa dague quelques gouttes de sang qu'elle lèche avec délectation, elle conclut un pacte de chair par un pacte de sang ¹⁹. Le rêve qui va suivre le repos du guerrier est plus précis encore : dans le grand miroir de la chambre, une Sylvia nue au milieu d'une végétation luxuriante se tient dans une posture de prêtresse sacrificatrice. Elle élève au niveau de son visage un poignard dont le pommeau représentant une tête de cerf lui masque les yeux. Nimbé d'une lueur crépusculaire qui semble s'étendre à toute la pièce, son corps subit alors une effrayante transformation : Hybridation d'animal farouche et du formidable arbre sec envahissant l'arrière-plan de la scène, elle plonge sa lame dans le cœur du héros. Pour de nombreuses traditions, l'arbre est une personnification de la grande déesse et détient en tant que tel un pouvoir sur la vie. Dans l'Edda, Odinn se pend à l'arbre du monde (le frêne Yggdrasil) pour obtenir les runes (la connaissance de ce même pouvoir). Un des principaux dieux de la mythologie celtique, Cernunos, apparaît comme

¹⁹ On pourrait peut être ici parler de Tantrisme - voie initiatique indoue - qui fait de la femme un passage obligé pour l'adepte. Mais cette voie a pour condition et pour but l'extinction du désir, ce qui ne semble pas être le cas ici tout au moins pour Fronsac. cf. J. Evola op. cit. *Le Yoga Tantrique*, édition Payot (Paris, 195).

²⁰ Grégoire présente sur sa poitrine des traces de griffes : « une ourse » dit-il. Est-ce un clin d'œil au roi Arthur, symbole de la chevalerie, dont le nom dérive d'un mot celtique *Arktos* signifiant justement l'ours ? Cet animal comme le loup est représentatif de la caste guerrière alors que Merlin représente, lui, la caste sacerdotale.

un dieu à tête de cerf. D'une prodigieuse puissance, si l'on en croit ses attributs (tel ce serpent bélier figurant la foudre ou le torque, emblème ouranien du Verbe), il se présente comme le maître de la vie et de la mort et donc de l'initiation. Là encore, par ce songe envahissant la conscience de Grégoire²¹, Sylvia fait la preuve de ses étranges pouvoirs révélant ainsi une nature plus qu'humaine. L'arrivée intempestive du régiment de Beauterne arrache Grégoire à son cauchemar pour le plonger dans une réalité plus noire encore.



La bête veut que l'on parle d'elle, le roi pas ! Son porte-arquebuse est formel et malgré le récit de la jeune rescapée mentionnant la présence d'un homme aux côtés du monstre, il en décrète officiellement la mort. « Ma bête ne vous revient pas ? », ironise-t-il, forçant ainsi Grégoire à se soumettre à la volonté du roi en empaillant un simple loup quoique de belle taille. La chasse vire donc à la farce. Une farce tragique dont les locaux sont les dindons car elle permet au cirque royal d'abandonner le Gévaudan à son infortune et à la bête. D'autant plus que M.de Fronsac, lâché par la belle Marianne (celle-ci informée de son aventure mendoise, refusant désormais de le voir), lève lui aussi le camp. C'est pourtant pour les beaux yeux de cette dernière (prévenue par Sylvia elle-même de l'amour vrai que Grégoire lui porte) qu'il va braver l'interdit du roi.

²¹ Le prénom même du héros semble le prédestiner à l'initiation. En effet son étymologie vient du Grec *égrégoirein* qui signifie : veiller. Or, on sait que, dans le bouddhisme, l'éveillé est justement le titre accordé à celui qui a vaincu l'ignorance et la mort.

II. LE DRAME

La traque

Tout le monde attendait le retour des héros : le Gévaudan²², le loup blanc, Marianne et... la Bête qui, mystérieusement avertie du rendez-vous galant de nos deux tourtereaux, trouble la fête puis, sans raison apparente, épargne la belle. Pour Fronsac, c'est désormais une affaire personnelle ; secondé par le fidèle marquis et sous la direction de Mani, ils vont tenter de piéger le monstre. Les trois amis de nouveau réunis s'entraînent au maniement des armes : l'indien, au lancement du *tomahawk*, hache d'arme équivalent symbolique du marteau de Thor, et Thomas au tir à l'arbalète. Surprise d'autant plus vive pour nous que le carreau en tant que flèche est l'initiale runique du dieu Tyr, sa signature puisque ce mot en ancien scandinave (Futhark) se lit *Tiwarz*, nom du dieu auquel nous avions identifié Thomas d'Apchier.

Nigredo

« Les loups leur amenèrent la bête ». C'est maintenant Mani qui va mener la traque : « ce soir, nous danserons la danse du sang ». Subjugués par ses rites chamaniques, les loups amènent le monstre jusqu'aux pièges qu'ils lui ont tendus. La peinture de guerre ornant le visage de Mani - un triangle noir orienté vers le bas - se fait augure de mort ; car si, en alchimie, ce signe désigne l'élément eau, sa couleur présente l'apparente au Styx, fleuve des enfers, et de fait, la chasse tourne au drame. Malgré les coups mortels que lui portent chacun des chasseurs dont le plus signifiant est celui infligé par le *tomahawk* qui reste enfoncé entre les yeux de cette horreur composite (entre l'animal et la mécanique²³), la bête réussit à s'enfuir non sans avoir entraîné le jeune Thomas par sa main droite établissant ainsi définitivement le parallèle entre lui et notre dieu manchot. Resté seul, Mani la poursuit jusqu'à son antre où la cache et la soigne le vieux sorcier. Cette fois le combat qui

²² Le grand crucifix dressé à la frontière du Gévaudan, se fait ici oracle du drame qui les attend.

²³ La bête de Gans présente une parenté visuelle certaine avec la Tarasque ; mais ce qu'il faut surtout noter ici, c'est que, par ses griffes d'acier ainsi que par celles des sbires qui la servent, elle matérialise cet Age de Fer (le nôtre pour les anciens) que la tradition nordique nomme l'Age du Loup.

l'oppose aux malfaisants acolytes de la belle gitane (muette mais surnommée « la bavarde ») n'est plus un jeu et lorsque celle-ci en personne l'attaque, la stupeur qui le saisit le rend alors vulnérable à un coup de pistolet tiré dans son dos. Si, pour Fronsac, l'assassin reste sur le moment anonyme, le projectile d'argent extrait du corps de son ami ne l'est pas. La mort qui atteint Mani le frappe tout autant car, avec son frère de sang, c'est une partie de lui-même qui meurt, sa dimension guerrière qu'il va devoir remplacer pour le venger. Demi-nu, le visage peint, armé d'un arc et de flèches, c'est en indien qu'il se rend au pavillon de la bête. Un trait enflammé en plein front d'un des sbires, n'est pas sans rappeler le dernier jet du *tomahawk* par Mani. Il tombe comme la foudre sur ses ennemis et met la demeure à feu et à sang²⁴. Avant le lever du jour, il porte la torche au bûcher funéraire de son ami. L'Est, en tant que lieu où le soleil se lève, est l'espace assigné à *Thor* qui prend chaque jour cette direction pour tuer des géants. Là encore, une conjonction d'incidences nous signale le mythe : Venu de son Ouest natal, Mani nous quitte, environné de flammes qui, s'élevant, épousent le flamboiement auroral. Si l'on a bien compris que les jumeaux symbolisent l'homme et son double, on peut imaginer sans difficulté que la disparition de l'un confirme l'immortalité de l'autre désormais destiné à bénéficier d'une protection dans l'invisible. A ce moment, l'enquête de Grégoire est proche d'aboutir, trop proche et, faisant fi des menaces voilées de Sardis dans lequel nous devinons l'instigateur du complot, il se retrouve au cachot et au secret. « Vous avez de la visite ». - « Marianne ? » - « Désolée de vous décevoir ». Sylvia, car c'est elle, interroge M. de Fronsac sur ce qu'il sait de la bête et lui révèle l'existence du pacte des « Loups de Dieu », société secrète qui use du monstre comme d'un épouvantail diabolique pour terrifier les consciences et, ainsi, menacer le roi. Mais nous ne saurons rien de plus car lorsqu'il lui demande qui l'envoie elle répond : « Ceux qui m'emploient me paient aussi pour que l'on ne sache pas qui m'emploie. » Le Pape ? Le roi ? Sur ce point le mystère restera entier et, de la sorte, laissant tout crédit au mythe de la grande déesse du Gévaudan qui intervient une ultime fois pour libérer sa terre et sauver son fils. Pour une toute autre raison que celles, conjugales, des Napolitaines, le

poison est administré à notre héros. Il descend dans la tombe le temps d'échapper aux conjurés.

Disparition de la bête

« La bête ne tuait plus. » M. de Morangias, rongé par le feu inextinguible d'un désir incestueux, se confie à Sardis qui décide d'éliminer la cause de ce tourment. Mais Jean-François mis en éveil, déjoue l'empoisonnement de Marianne et, à cette occasion, lui avoue sa passion dévorante. Cessant d'occulter son bras, il dévoile, hideux symbole, une main arborant des griffes de prédateur. « Tu n'es pas mon frère, c'est ton odeur que cette bête a sentie sur moi ». Voyant ses espoirs s'envoler, il la viole. Sans déclarer beaucoup aimer cette scène vu le jeu d'acteur qu'y développe Jean-Pierre Cassel. Quand aux conséquences de l'acte lui-même, on ose à peine penser ce que serait le fruit de telle étreinte, une autre bête ... humaine celle-là²⁵. « La bête va revenir, les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science ! C'est de sa bouche que l'on apprendra la connaissance de la loi car il est l'ange du seigneur des armées ». Le curé Sardis harangue ses troupes : masques noirs et bestiaux, capes rouge sang ; aux conjurés flanqués de leurs mercenaires il expose ses plans. A ces propos bibliques du livre de Malachie détournés par une spiritualité dévoyée en révolte contre une royauté qui ne l'est pas moins, font écho d'autres paroles sacrées proférées par un « revenant » : « Si quelqu'un adore la bête ou son image, celui-là boira la colère de dieu ».



²⁴ Il reprend ainsi à son compte la fonction du dieu *Thor* puisque son ami n'est plus là pour l'assumer. En alchimie on parlerait de l'obtention du « mercure double ».

²⁵ En cet instant, on sent planer l'ombre démoniaque de *Rosemary's baby*, célèbre film de Roman Polanski.

Grégoire de Fronsac, surgi d'entre les morts, cite à comparaître devant le tribunal divin les noms de tous les conjurés. Armé de deux glaives il affronte les séides des sanguinaires. Il est en cet instant la synthèse du rouge et du blanc, du soufre et du mercure, une épée pour lui, une pour son frère avec lequel il fait désormais corps²⁶. Gans s'est sans doute inspiré pour ce thème d'un film de capes et d'épées du réalisateur chinois Chang Che, *La Rage du Tigre*, dans lequel on voit un épéiste manchot venir à bout d'un redoutable maître d'arme après que celui-ci eut fait couper en deux tronçons (notons le symbole) un jeune homme qui se voulait l'ami et le frère du héros. Le thème de l'homme scindé en deux par sa naissance et qui tente de recouvrer son intégrité a toujours été considéré comme un mythe d'initiation²⁷. Pour l'heure Grégoire affronte le chef des malandrins qu'il scalpe. Le capitaine Duhamel, ayant refermé la nasse, déclenche un feu nourri sur la horde sauvage de la secte. Sylvia, *dea ex machina* dont on devine qu'elle est à l'origine de l'intervention de la troupe, met fin d'un coup d'éventail aussi surprenant que vengeur (car se muant en arme) à la fuite et à la carrière de la criminelle muette. Dans une scène digne de l'*heroic fantasy*, bien qu'inspirée du film déjà cité, M. de Morangias ôte son masque, révèle son bras et brandit, sorte de prolongement squelettique de ce membre, un sabre dont le fonctionnement est calqué sur celui du fléau d'arme à trois branches d'acier utilisé par le maître d'arts martiaux de Chang Che.

« Et Sardis ? » - « La montagne se chargera de lui », dit Sylvia qui ajoute : « Je t'aime bien, De Fronsac, tu me ferais presque oublier mes devoirs ; je pourrais te présenter à Rome ». Puis, lui mettant un doigt sur les lèvres, « Non trop tard ! Disparaiss avant que je ne change d'avis. » Cette scène met fin à l'intrigue sinon au film. La résurrection de Grégoire correspond pour lui à la fin de l'œuvre au noir et donc au début de l'œuvre au blanc et au rouge, couleurs qu'il incorpore désormais. La chevelure étant d'ordinaire considérée comme symbole du mental, le scalp de son ennemi va donc figurer l'arrêt, l'extirpation de la pensée maléfique et par conséquent la fin des actions diaboliques qu'elle inspire. Outre que cet acte sous-entend la présence invisible de l'indien,

M. de Fronsac nous le confirme par le port de deux glaives symbolisant à leur tour les deux natures²⁸. En écho aux hurlements de terreur poussés par Sardis rattrapé par le loup blanc²⁹, le cri de triomphe douloureux de Grégoire et la position qu'il prend ce faisant - pieds joints et bras levés au ciel - ne sont pas sans évoquer la rune *algiz*, qui dans le monde nordique représente à la fois le signe des *Alcis*, les jumeaux germaniques ainsi que le « Cheval du Redoutable », c'est-à-dire l'arbre auquel se pendit Odinn, dieu dont l'un des surnoms justement lié à cet épisode est *Hroptatyr*, ce qui signifie le « dieu hurleur »³⁰. Toutefois cette obtention du double par de Fronsac n'est peut-être que momentanée chez de Fronsac car il ne paraît pas destiné à atteindre le niveau spirituel le plus élevé. C'est ce que semble d'ailleurs percevoir Sylvia qui, après en avoir douté un bref instant, l'abandonne à sa part humaine concrétisée par Marianne. De fait, celle-ci le croyant mort se meurt aussi et seuls l'amour du héros et un peu de magie indienne la ramènent à la vie³¹.



²⁸ René Guénon affirme que l'Age de Fer résulta de la lutte entre les pouvoirs spirituels et temporels. Lorsque ceux-ci s'affrontent, ils finissent par déchoir au point de se voir privés de leurs droits au profit de la troisième caste (les marchands) qui, à son tour, se voit supplantée par la masse des sans caste (dans le présent contexte, les sans culotte de la Révolution).

²⁹ On se souviendra des nombreuses allusions au totem de Mani qui ne saurait être autre que le loup. Ainsi donc l'indien est en fin de compte vengé par son propre clan.

³⁰ Une symbolique semblable se retrouve dans le film de Mathieu Kassovitz « Les rivières pourpres », dans lequel figure également Jean-Pierre Cassel, comme logo d'une singulière université alpine.

³¹ En tant que future épouse du héros, Marianne se devait elle aussi d'accomplir une descente aux enfers ne serait-ce que pour rompre ses liens de sang avec la sanguinaire famille des Morangias afin, diraient les indous, de se libérer des liens du *karma*.

²⁶ Son apparence du moment est de fait un singulier mélange de l'homme blanc et du « sauvage », ce qui n'est sans évoquer l'*ulfhednar*, sorte de guerrier loup des traditions vikings.

²⁷ Le thème de l'épée qu'il faut ressouder n'a pas d'autre signification dans les romans Arthuriens.

Un soleil couchant se fait passage entre passé et présent. Le vieux marquis se souvient du jeune homme qui, accompagnant M. de Fronsac, descendait l'escalier du repaire secret de Jean-François de Morangias vers le vieux guérisseur et vers la bête qui attendait sa mort. Moment pathétique dû à l'émotion du sorcier. Ce dernier, trop « brave type » percevant en chacun le reflet de la bonté qu'il porte en lui, n'en abrite pas moins deux monstres : la bête et sa propre fille. La scène suivante est une quasi réplique de la précédente : même lueur crépusculaire des torches, même descente d'un escalier, même émotion. Cette fois, ce n'est pas pour achever la bête mais pour être dévorée par elle. En effet, comme les amibes qui se reproduisent par parthénogenèse, l'engeance du monstre est nombreuse et l'hydre a désormais mille têtes. Si la saga ou la légende est le chant du destin des héros, le poète, le scaldé ou le druide sont ceux qui en perpétuent le souvenir et c'est pour ce faire que Thomas d'Apchier, à défaut de sa main, offre sa tête.

Adieu à l'ancien monde

Faut-il voir dans le départ de M. de Fronsac pour l'Afrique une fuite hors de ce royaume de France où le destin de l'Europe était en train de se jouer ? Ou bien la conséquence inéluctable de l'initiation à laquelle la déesse du Gévaudan l'avait convié ? Toujours est-il que le film se termine sur le thème - ô combien initiatique - de la traversée de l'océan qu'il faut entendre comme un voyage au-delà de la condition humaine.

Ce serait alors avec le titre de *fylgia* (d'accompagnatrice, selon un terme islandais) que le suivrait Marianne. Les hermétistes, eux, célébreraient les « noces chymiques » du roi et de la reine. Une dernière allusion à cet accomplissement qui les guide désormais sera l'ultime vision de Grégoire abandonnant à la mer les cendres de Mani ; et ce, depuis le pont d'un navire nommé « Frère Loup », comme pour nous indiquer que c'est le double qui leur permet ainsi d'échapper à la mort programmée par la tourmente révolutionnaire. Quand à Sylvia, ayant accompli son grand œuvre et renoncé à tout désir en s'étant dessaisie de la forme humaine, nul doute qu'elle ne soit retournée à son royaume souterrain, numineuse clarté irradiant les ténèbres, étincelant minuit de l'éternel païen.

Alain Colomb

HYÈNE

Animal féroce qui ravage le Gévaudan depuis 1764.



« Cet animal est très rare hors de l'Egypte ; il est aussi grand et ressemble à un loup, excepté qu'il n'a pas les jambes si longues ; il a le poil rude et la peau couverte de taches ; quelques-uns le dépeignent avec la tête d'un mâtin, les oreilles courtes et triangulaires, la queue et les pieds d'un lion. Pline dit que l'hyène change de sexe tous les ans, c'est-à-dire qu'il est mâle une année et femelle l'autre. Aristote et Elieen disent qu'il rend les chiens muets par son ombre, qu'il imite la parole des hommes et que, par ce moyen, il les fait sortir de leurs maisons et les dévore. Ils disent aussi qu'il a les pieds d'un homme et point de vertèbres au cou. Il parut un de ces animaux aux Jeux séculaires à Rome sous l'empereur Philippe. »

(Dessin et texte d'époque)

Pour une vision boréocentrique de l'Histoire, de l'humanité et du monde

"Revenir aux sources signifie que l'on doit préalablement nettoyer les broussailles masquant le chemin parcouru à l'envers afin de parvenir à l'essence de la tradition.

Cela ne peut se faire sans un effort constant, sans un travail intense de recherche et de réflexion, tant le chemin est dissimulé"

Dominique Venner, Histoire et tradition des Européens.(1)

Le critère principal de distinction entre le monothéisme traditionaliste, en particulier le christianisme traditionaliste, et l'école dite "traditionnelle" ou "traditionaliste intégrale (ou radicale)", réside dans l'appréhension de l'origine mythique désignée sous le terme de Tradition primordiale".

Ce concept suppose chez les chrétiens traditionalistes tout un corpus dogmatique centré sur la notion de Révélation.

A périodes régulières, une divinité unique apporterait par l'intermédiaire de prophètes et de messies un message, renouvelé dans la forme, qui se substituerait au précédent dévalué alors que, d'après l'école traditionnelle, la Tradition représente un substrat d'ordre spirituel qui a influé (et influe) sur l'ensemble des cultures humaines en leur donnant des orientations métaphysiques structurées.

La distinction opérée en préambule est bien, certes, tranchée, primaire et simpliste. La dichotomie est en réalité bien plus floue.

René Guénon, Jean Phaure, Frithjof Schuon, pour ne citer que quelques noms connus, se situent en leur confluence. Dans leur approche de la Tradition primordiale, ils tentent d'en opérer une synthèse, puisant dans les deux champs.

Comprendre la Tradition primordiale signifie adopter une perception du temps qui, habituelle pour l'homme réel, paraît singulière, car

incompréhensible, pour l'homme moderne.

C'est une conception cyclique entièrement régie par une régression extensive.

La doctrine des âges représente "un processus de décadence graduelle tout au long de quatre cycles ou "générations" - tel est, pour le monde de la Tradition, le sens effectif de l'histoire (2)", signale Evola.

Peuples, cultures et civilisations traversent quatre ères d'entropie croissante.

La chute irrésistible, appelée décadence, qui expliquerait ainsi le pessimisme tenace des penseurs traditionnels, se manifesterait en histoire par une prolifération pullulante des ordres sociaux ou castes.

A l'origine, au temps de l'Age d'Or, "l'humanité primordiale était une (une seule caste - Hamsa, une seule race.) L'involution a entraîné la pluralité et l'opposition des castes et des races, des peuples et des religions". lit-on dans l'avertissement qui précède "Eléments pour une éducation raciale" d'Evola.



Les défaitistes : « La fin est irrémédiable »

Du fait de cet avilissement continu, la Tradition perd peu à peu de sa flamboyance, s'éclipse avant de disparaître, ne laissant que quelques rémanences. Mais que se passera-t-il au terme du présent Age de Fer?

Certains pensent que la décadence se poursuivra et s'amplifiera. La Tradition deviendra alors un trésor perdu impossible à retrouver.

Triomphera alors un pessimisme absolu qu'on retrouve déjà, dans un autre registre, chez Gobineau, dans son excellent (et si peu ou mal lu) **Essai sur l'inégalité des races** dans lequel il juge le métissage entre les races irrémédiable. Gobineau trouve par conséquent vaine l'idée de préserver une race pure qui ne l'est plus d'ailleurs depuis longtemps.

Une lance entre les hommes et les dieux.

Jadis, dans les espaces nordiques, on racontait que deux familles de dieux entrèrent en conflit. Les Ases, puissances ouraniennes et solaires, et les Vanes, divinités gouvernant les fonctions « appétitives » (1), (la nutrition et la sexualité). Maître des Ases, le dieu Odinn « fit voler sa lance » (2) dans les rangs adverses. Non point pour atteindre un ennemi mais pour prendre magiquement possession de l'armée des Vanes. Un redoutable pouvoir était donc attaché à cette arme divine. N'avait-elle pas été offerte à Odinn par de prodigieux forgerons, les Alfes (Elfes) noirs ?

Sur un plan symbolique, la lance est l'arme axiale par excellence et, dans les mains du maître des Ases, elle fait tout à la fois office de sceptre et de jonction entre la terre et le ciel ou, si l'on préfère, entre le monde humain et celui des dieux. Ajoutons que les hampes de lance étaient généralement en bois de frêne. Or, c'est à un frêne, immense autant que mythique, l'arbre Axis Mundi, que le dieu Odinn se pendit et fut percé par sa propre lance. Autosacrifice rituel pour que jaillissent hors de l'Abîme originel (antérieur à la Création) les runes, signes magiques autant que caractères d'une écriture perçue par les anciens Germains comme focalisant toute la sagesse de l'Univers.

Dans un poème eddique narrant l'éveil de la valkyrie Brynhild par Sigurd (le Siegfried du Nibelungenlied), il est précisé que la lance du dieu Odinn porte des runes (3).

Mais lesquelles ? Des runes formant le nom de cette arme ? Dans ces conditions, il s'agissait d'un nom chargé d'un pouvoir formidable. On sait toute l'importance du nom dans l'ancien monde. C'est ainsi que, vainqueur du dragon Fafnir, Sigurd refuse d'abord de se nommer à son adversaire agonisant, de peur qu'une malédiction lancée par le monstre ne couvre d'une ombre mortelle son nom (ce qui pourtant adviendra). Les celtiques nous laisseront imaginer quel nom gravé dans le fer de l'arme odinique devait résonner comme une injonction victoriale du vouloir des dieux. Or, il se trouve que l'archéologie nous a livré plusieurs fers de lance qui, datant de la période

des invasions germaniques, portent gravées de brèves inscriptions runiques. Des signes symboliques accompagnent parfois les runes, preuve qu'une certaine sacralité était conférée à ces armes.

Arme ou sceptre ?

S'agit-il de lances appartenant à de simples guerriers ou bien à des chefs ?

Ou vouées, semblablement à l'arme-sceptre du dieu Odinn, à des actes rituels ? Il s'avère, certes, impossible de répondre avec exactitude. Toutefois, nous rappellerons une donnée essentielle permettant de formuler un commencement de réponse : de par leur origine éminemment sacrée, les runes étaient réservées à une élite relativement restreinte. Nous nous attacherons spécialement, dans la présente étude, à l'analyse d'une pièce tout à la fois particulièrement caractéristique et très énigmatique.

Il s'agit d'un fer de lance trouvé à Dahmsdorf (Brandebourg, Allemagne) et datant du 3^{ème} siècle de notre ère. Ce fer a été découvert dans une tombe à incinération, en 1865, lors de travaux pour la création de la gare de Dahmsdorf. Tombe qui était probablement celle d'un guerrier goth. Conservée au musée de Münchenberg, cette pointe de lance est souvent mentionnée pour l'inscription runique gravée sur l'une des faces. Inscription considérée par les runologues comme l'une des plus anciennes connues. Cinq runes forment l'inscription :

15411

Il s'agit d'un nom tracé de droite à gauche et nous nous interrogerons sur ce sens de lecture. Retournée dans le sens de notre écriture latine (4), on lit ceci :

RANJA

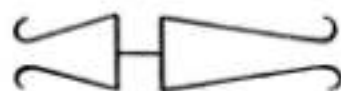
L'éminent runologue français Lucien Musset nous apprend que Ranja dérive du verbe Rannian qui signifie « faire courir » (5). D'où, traduction possible de ce nom gravé – ou

plutôt damasquiné d'argent – sur le fer : « le coureur », « le rapide » (6). Une appellation pour le moins significative s'il s'agit du nom de l'arme. Cette lance, peut-être employée comme un javelot (et l'on songe à l'arme odinique), doit « courir droit au but », ou frapper avec « promptitude » ; « rapide » sera le coup qu'elle va porter.

L'inscription de droite à gauche se justifie ici pleinement parce qu'elle se lit en allant vers la pointe. De la sorte, elle suit le mouvement de l'arme projetée. Ce sens peut se comprendre également à cause de la signification axiale de l'arme, si l'on admet le postulat suivant : cette lance, semblable à une autre trouvée à Kowel (Wolhynie, Pologne), ne serait pas une arme exclusivement destinée à la guerre, mais un objet rituel pouvant revêtir une signification éminemment symbolique. Ce que tendrait à prouver l'ensemble des motifs décorant le fer.

L'astre des nuits

Remarquons tout d'abord, devant le nom, la figuration (selon le même procédé par incrustation de fils d'argent) d'un croissant de lune. L'image de l'astre des nuits retient toute notre attention car les pointes du croissant n'ont pas été positionnées par hasard. En effet, si le fer de lance est tourné vers la terre, le croissant est celui que forme la lune lorsqu'elle va disparaître. Au contraire, si le fer est pointé vers le ciel, l'astre est au commencement de sa phase croissante. Par rapport au soleil, la lune symbolise le perpétuellement changeant. On dirait même que la mention d'un « coureur » ou, de façon plus générale, d'une capacité à la rapidité, ou encore de quelque chose faisant preuve de célérité, semble se rapporter à un poursuivant de la lune. Et ce, dès lors que l'astre (croissant ou décroissant) est placé devant le mot *Ranja*. S'agirait-il, dans ces conditions, de l'un de ces deux loups qui, selon la mythologie scandinave, poursuivent l'un le soleil et l'autre la lune pour les avaler ? Impossible de répondre avec certitude à pareille interrogation. Cependant, un élément supplémentaire vient renforcer le thème de la célérité car, sur la même face du fer, est figuré un singulier motif,



(présent sur un autre fer de lance de la même période), généralement considéré comme un symbole de la foudre. La foudre ? Autrement dit la fulgurance et donc la célérité par excellence. De fait, il est intéressant de voir sur cette même face du fer des symboles tout à la fois opposés et complémentaires : par ses phases, la lune image un développement progressif, tandis que la foudre se fait métaphore d'instantanéité.

Sur l'autre face du fer, trois signes sont damasquinés d'argent. D'un côté de la nervure médiane, un swastika surmonté, si l'on pointe l'arme vers le ciel, d'un triskèle. De l'autre côté apparaît un arc de cercle. Étrangeté supplémentaire, chaque extrémité de ces trois motifs est marquée par trois points.

Il s'agit là de l'expression d'une numérologie symbolique. Mais considérons d'abord ces signes.

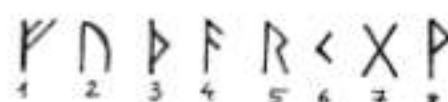
Symbolisme traditionnel

Dirigée vers le ciel, la lance révèle une partie de sa signification dès lors que l'on fait appel au symbolisme traditionnel. Par ses branches arrondies, le triskèle s'inscrit dans un cercle, la figure géométrique synonyme de vastité ouranienne (et tout particulièrement de la ronde zodiacale). De plus, ce signe fait écho à d'autres motifs ternaires ou triadiques évocateurs des Puissances du ciel. Le swastika, lui, s'inscrit dans un carré, figure traditionnellement associée à la terre ; car, pour diverses sociétés de l'ancien monde, le carré représente l'espace – dévolu à l'Humanité – et que barre la ligne d'horizon aux quatre points cardinaux.

ces deux symboles, le triskèle et le swastika, symboliseraient donc le passage de la terre au ciel (et inversement) ; ou, pour être plus explicite, le passage de la condition humaine à une condition supérieure : celle, ouranienne, des héros élus du dieu Wodan (Odinn pour les Scandinaves). Dans ces conditions, l'arc de cercle, tracé parallèlement aux deux symboles évoqués, pourrait fort bien figurer l'arc-en-ciel qui, pour les anciens Germains, apparaissait comme le pont permettant le passage entre le monde humain et celui des dieux.

Du reste, on remarquera que le nombre 7, directement associé à l'arc-en-ciel (de par ses couleurs) est présent si l'on additionne les quatre branches du swastika et les trois branches du triskèle.

Considérons à présent ces groupes de trois points qui prolongent les extrémités des signes argentés marquant cette face du fer de lance. S'agit-il d'une simple fantaisie du graveur destinée à orner les symboles gravés ? On peut en douter si l'on prend en considération les arguments développés jusqu'ici et montrant le caractère très élaboré des motifs décorant l'autre face de ce fer. La répétition des trois points nous incite à croire qu'il s'agit là d'un exemple particulièrement significatif de la symbolique des nombres. Une symbolique parfaitement connue du monde germanique ancien, comme le prouvent les (7) travaux du grand runologue Heinz Klingenberg (7). Pour ce chercheur, en effet, à chacun des caractères runiques de l'ancien Futhark correspond un nombre :



Il ressort de ses travaux qu'un nombre d'une certaine importance résulte de la somme de trois runes formant le mot « alu », « protection » (magique) :



C terme revient fréquemment dans les inscriptions runiques et l'on admet généralement qu'il traduit une protection surnaturelle émanée des dieux. Une protection devant agir sur celui qui porte ce nom gravé sur un objet : anneau, arme, bractée (ancienne monnaie. Ndlr).

Nombres évocateurs

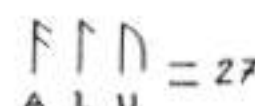
A l'étude des mythes germaniques, le nombre 27 est des plus parlant car il pourrait se lire 3 fois 9. Le nombre 9 apparaissant toujours lié à une sacralité chez les germaniques. Ainsi, l'Arbre Axis-Mundi, le frêne Yggdrasil, traverse les 9 mondes de la création, Odinn reste pendu 9 nuits à cet arbre pour capter « 9 chants suprêmes » (8).

L'anneau magique Draupnir, que possède Odinn, émet 8 autres anneaux toutes les 9 nuits (8 anneaux qui, avec l'original, donnent le nombre 9). Et il serait loisible de citer encore bien d'autres exemples où le 9 marque

un acte ou un moment sacré.

Précision supplémentaire et d'importance, le 9 étant formé de 3 fois 3, il faut savoir que, pour les Germains, comme pour d'autres peuples, le 3 semble constituer la racine de toute sacralité. Que l'on songe, par exemple, aux trois dieux principaux du paganisme scandinave (Odinn, Thor et Freyr, figurant les trois fonctions indo européennes), ou encore à la Trimurti des Indous, sans oublier la Sainte Trinité du christianisme. Dans ces conditions, le 27 pourrait se lire également 3 x 3 x 3.

Une fois exposées ces données, les trois points terminant chacune des extrémités des trois signes se laissent plus aisément interpréter. Ils sont reproduits 9 fois (3 fois pour le triskèle, 4 fois pour le swastika et deux fois pour l'arc), ce qui nous donne : 3 points x 9 = 27 points. Ce nombre incite à croire que leur présence sur ce fer équivaut à formuler (l'appel à) une protection divine. Ils constituent ainsi l'équivalent de l'inscription runique :



La célérité de l'arme se double alors d'un pouvoir de protection. A moins que ce ne soit cette protection des dieux qui confère un nom clamant la redoutable efficacité de la lance au combat : sa « célérité » ou « fulgurance » dont elle porte le signe :



Donc, la valeur de l'arme, sa rapidité dans le coup porté, étant la résultante du pouvoir surnaturel dont elle revêtue par des symboles doublés de nombres sacrés. Car, au 3, 9 et 27 s'en ajoute un autre.

En effet, il est loisible de se demander si les trois points posés aux extrémités des signes n'offrent pas une autre lecture possible, parallèlement à la première, non plus en additionnant l'ensemble des trois points mais en les multipliant. Ainsi, nous aurions :

- pour le triskèle, $3 \times 3 \times 3 = 27$
- pour la swastika, $3 \times 3 \times 3 \times 3 = 81$
- pour l'arc-en-ciel, $3 \times 3 = 9$

d'où, en faisant la somme de ces nombres :

$$27 + 81 + 9 = 117$$

Ce dernier nombre révèle toute son importance dès lors qu'il est le produit de 9 multiplié par

13. L'éminente sacralité du 9 nous étant désormais connue, il reste à préciser celle du 13. Heinz Klingenberg révèle que sa valeur symbolique est indissociable de ce que signifie le treizième signe runique du FUTHARK ancien (9). Ce signe est le suivant :



et a pour nom Ivaz, c'est-à-dire l'if. Dans la pensée religieuse germanique, l'if, en tant qu'arbre toujours vert, est synonyme d'immuabilité et de fixité ; qualités considérées comme l'apanage des dieux en regard du monde humain voué au perpétuel changement. Et, comme il s'agit d'un arbre, image évidente d'axialité, l'if représente la jonction entre l'humain et le divin. D'autant plus que cet arbre remplace parfois le frêne en tant que représentation de l'Axis-Mundi. La signification du nombre 117 découlerait du produit du 9 (sans doute allusif aux 9 mondes) par le 13 désignant l'if. On pourrait alors l'interpréter comme l'image du grand if Axis-Mundi présent dans les 9 mondes. Par quelques signes en damasquinage, le fer de lance découvert à Dahmsdorf concentre divers concepts d'ordre cosmogoniques et religieux.

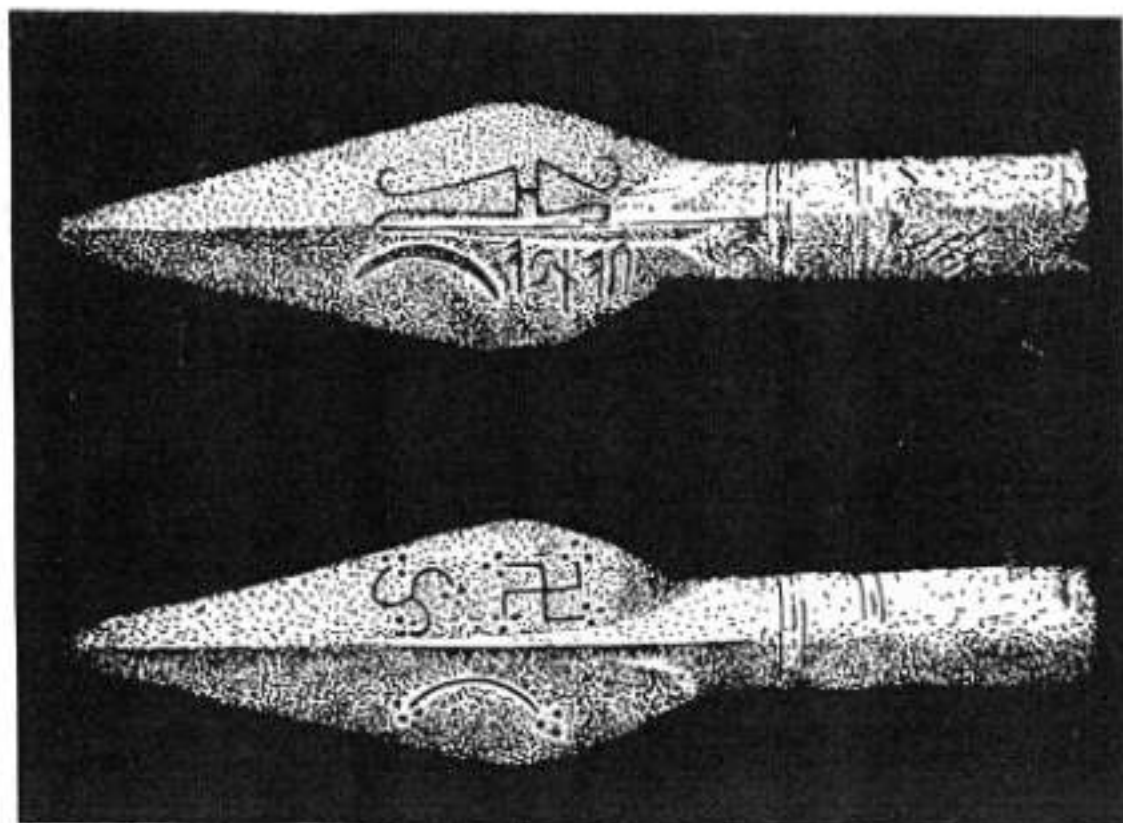
Une telle arme, pour celui qui avait l'honneur de la porter, ou pour tous ceux la contemplant, constituait le rappel constant d'une sagesse, issue des dieux, permettant d'ordonner l'univers et d'en expliquer les fondements que transcrivent symboles et nombres.

Dans ces conditions, cette lance était peut-être regardée comme directement allusive à l'arme-sceptre brandie par Wodan lui-même.

Paul-Georges Sansonetti

Notes

1. cf. Renauld-Krantz, Structures de la mythologie nordique, éd. Maisonneuve et Larose, Paris, 1972.
2. Traduction Régis Boyer, Les religions de l'Europe du Nord, Fayard-Denoël éd. Paris, 1974, p. 479, strophe 24 de la Voluspá.
3. *ibid.* p. 72.
4. Les runes s'écrivent indifféremment dans les deux sens. Sur ce fer de lance, cf. Lucien Musset, Introduction à la runologie, éd. Aubier-Montaigne, Paris, 1965, p. 70, 72, 81.
5. *ibid.* p. 72.
6. cf. Runenschriften, Schriftdenken, Runeninschriften, Carl Winter, universitätsverlag, Heidelberg, 1973.
7. cf. Le Hávamál, traduction Renauld-Krantz, Anthologie de la poésie nordique ancienne, éd. Gallimard, Paris, 1964, p. 62.
8. *op.cit.*



LES LANGUES INDO-EUROPÉENNES EN EUROPE

Une lutte acharnée pour la reconquête

Alain Cagnat, grand voyageur européen, fait le point sur l'histoire passée, présente et future (?) des nombreux idiomes européens. Le point d'interrogation après le mot « future » veut bien dire que les langues originelles seront l'un des premiers attributs essentiels confisqués aux peuples, au bénéfice d'une jargon mondial. A moins d'un retournement de dernière minute. Mais il ne faut désespérer de rien.

Si depuis longtemps, on connaît bien les civilisations grecque et romaine, grâce aux innombrables écrits et sites archéologiques laissés par elles, il n'en a pas été de même des peuples qui ont colonisé l'Europe dans son ensemble, pour la simple raison qu'il n'existe pratiquement pas de textes anciens (aucun en langue originelle, puisque alors, l'écriture n'avait pas encore été inventée), et que les vestiges laissés par eux sont rares ou n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

Les premiers à avoir défriché la connaissance des peuples indo-européens, sont les linguistes, dès le 19^{ème}, grâce à l'étude comparative de toutes les langues utilisées sur les continents européen et asiatique, qu'elles soient vivantes ou mortes. Par exemple, le mot « mère » se dit « mater » en latin, « mothar » en gotique (la plus ancienne langue germanique), « mahir » en vieil irlandais ou « matar » dans la langue ancienne de l'Inde.

Au 20^{ème} siècle, d'autres chercheurs, et tout particulièrement Georges Dumézil, ont étendu cette méthode comparative aux autres champs d'étude de ces peuples : le panthéon divin, l'organisation sociale, ... Ils ont ainsi démontré que parallèlement à une langue originelle unique, tous avaient un patrimoine commun, en particulier l'organisation trifonctionnelle de leur société.

Ainsi a pu être mise en exergue l'existence d'un foyer originel de toutes ces peuplades, qu'on situe de manière imprécise, aujourd'hui encore, entre la Mer Baltique et la Mer Noire. De là, par vagues successives, depuis le 7^{ème} millénaire avant notre ère, une minorité de ces tribus s'est répandue en Asie, mais la grande majorité a peu à peu occupé tout le continent européen, se mêlant plus ou moins pacifiquement à ses premiers occupants, qu'on peut appeler pré-indo-européens. Ainsi, avant l'arrivée de ces envahisseurs, est attestée la présence de plusieurs civilisations : celle du néolithique (vers 7000 ans avant notre ère) ; celle dite des mégalithes, qui lui succède, surtout dans l'Ouest de l'Europe, vers le 4^{ème} millénaire.

On a pu reconstituer le parcours des premiers envahisseurs indo-européens, par la datation de leurs sépultures, notamment les « kourganes », mot d'origine russe qui désigne des tumulus ronds à usage funéraire. Les plus anciens se situent au Nord de la mer Noire (- 5000), puis le déplacement vers l'Ouest est ainsi avéré : dans le bassin danubien (- 4000) et enfin dans toute l'Europe moyenne à partir du 3^{ème} millénaire, et jusqu'aux confins de l'Europe occidentale, en Irlande par exemple.

Les premiers indo-européens



Et c'est vers le milieu du 3^{ème} millénaire qu'a lieu la rencontre entre les occupants originels, société matriarcale, agricole et pastorale, et les premiers envahisseurs indo-européens, société patriarcale et guerrière. Le contact avec ces peuples déjà installés et qui parlent d'autres langues, comme les Ibères, les Aquitains, les Ligures, les Etrusques ou les Sicules, fut sans doute la plupart du temps brutal et aboutit à l'assujettissement ou à la disparition des premiers.

Mais il n'en a pas été partout de même. Ainsi en Grèce, la symbiose harmonieuse de ces deux sociétés aboutit à l'éclosion d'une civilisation brillante, mère de la civilisation européenne. Cette réussite est confirmée dans le panthéon divin : union entre les divinités féminines des premiers (Déméter, Aphrodite) et les divinités guerrières des seconds (Zeus, Arès, Poséidon). Les premiers peuples indo-européens qu'on peut identifier sont les Achéens qui vont fonder la civilisation mycénienne, suivis par les Ioniens et les Éoliens. La deuxième vague qui envahit la Grèce est celle des Doriens (vers - 1200).

La péninsule italienne fait également l'objet de deux invasions successives : d'abord dans la plaine du Pô, puis les Ombriens et les Osques contournent les territoires jusqu'au Sud de la botte.

Les Celtes arrivent plus tardivement (entre le 2^{ème} et le 1^{er} millénaire) et s'installent d'abord sur des territoires aujourd'hui germaniques (Allemagne, Autriche, Bohême), mais probablement chassés par d'autres prédateurs, ils avancent jusqu'à l'extrémité occidentale du continent en deux groupes : gaélique, puis brittonique dans les Îles Britanniques, la Gaule et le Nord de l'Espagne.

Les Germains se répandent vers le Nord (langues scandinaves), dans l'Est (burgonde et gotique), et enfin dans l'Ouest d'où ils délogent les Celtes.

Les derniers à se déplacer sont les Slaves, mais de manière beaucoup moins importante. En fait, sous la pression des hordes d'Asiates, Huns, Tatars, Mongols, Turcs, ils repoussent eux-mêmes à l'Ouest les autres peuples indo-européens, pour occuper une grande partie de l'Europe orientale et centrale. C'est ainsi qu'on distinguera les Slaves de l'Est, les Slaves de l'Ouest et les Slaves du Sud.

Ainsi, la quasi-totalité de l'Europe est alors couverte de peuples indo-européens ou assimilés. Ces mouvements incessants ont créé une carte des langues indo-européennes, la langue originelle évoluant au gré des influences des peuples non indo-européens ou indo-européens entre eux, et donnant naissance à des langues dérivées, dont un grand nombre ont disparu, mais dont les héritières sont aujourd'hui parlées dans le monde entier. On constatera que cette carte ne coïncide presque jamais avec les frontières telles que dessinées de nos jours : c'est le résultat des grands mouvements de l'Histoire et de la constitution progressive des nations qui ne respectent que rarement la spécificité des peuples qu'elles englobent.



On peut ainsi établir une classification de ces langues (classification qui n'est pas figée), en distinguant plusieurs groupes d'affinité : le groupe méridional (balkanique et hellénique), le groupe occidental (italique et celtique), le groupe central ou germanique (oriental, nordique, occidental), le groupe balto-slave. Nous laisserons de côté le groupe oriental (iranien, indien et tokharien) et le groupe anatolien totalement disparu.

Le groupe méridional : balkanique et hellénique



Les langues du groupe balkanique sont toutes des langues mortes : l'illyrien, le thrace, le phrygien, ...

Le groupe hellénique est constitué de quatre sous-groupes de langues mortes : achéen, éolien, ionien-attique et dorien. Leur ont succédé un Grec intermédiaire, la « Koiné », et enfin le grec moderne, de la manière suivante. La Grèce, berceau de la civilisation européenne, est le pays où « tout a commencé », grâce à l'invention de l'alphabet. Jusque là, les premières écritures (sumérienne ou égyptienne, par exemple) représentaient des objets ou même des idées à l'aide de dessins. L'invention de l'alphabet grec, qui s'étala sur plusieurs siècles répond à un double concept : la transcription des sons et

l'introduction de voyelles au milieu des consonnes, à l'aide de 24 caractères simples. Les prémisses de celui-ci remontent aux Achéens, aux Ioniens et aux Eoliens (vers - 2000), dont la civilisation prend fin avec l'invasion des Doriens (- 1200). Le grec est alors constitué d'une multitude de dialectes. C'est sous Alexandre le Grand (de - 356 à - 323) qu'il prend un caractère unifié et universel pour s'imposer dans tout le monde grec et bien au-delà. Mais la langue va de nouveau se morceler, avec la disparition de la civilisation grecque, son centre va se déplacer d'Athènes à Byzance. Avec les multiples invasions, slave, arabe, normande, vénitienne et surtout turque, la langue va s'affaiblir. Et ce n'est qu'après l'indépendance de la Grèce qu'un nouveau travail d'uniformisation sera entrepris pour aboutir au grec moderne.

Le groupe occidental : italique et celtique

Le groupe italique ancien a été grandement influencé par les peuples pré-indo-européens qui vivaient dans la péninsule italienne : Ligures, Etrusques, Sicules, ... L'osque et l'ombrien sont les langues des peuples indo-européens éponymes qui se sont installés au contact des Etrusques vivant en Toscane. Ces derniers ont déjà adopté et adapté l'alphabet grec, qui leur est parvenu grâce aux navigateurs et aux marchands.

Mais c'est le latin qui va connaître un destin remarquable, auquel pourtant rien ne le prédisposait. A la fondation de Rome (vers - 753), dont on a une connaissance historique fortement empreinte de légende, la cité n'est qu'un modeste carrefour au cœur du Latium, dans la marécageuse vallée du Tibre, peuplé d'agriculteurs, et enserré entre la brillante civilisation étrusque au Nord et la prestigieuse colonisation grecque au Sud. Rome devait donc se soumettre ou se démettre. On sait avec quelle farouche volonté le petit peuple de Rome réussit à soumettre ses voisins.

Les Romains transforment les alphabets reçus pour créer l'alphabet latin, employé de nos jours de manière presque universelle. Le handicap de l'écriture latine réside dans la transcription des chiffres, sous la forme de lettres. Ce n'est que bien plus tard que parviendront en Occident les chiffres dits « arabes » et le « zéro ». On a longtemps prétendu que ceux-ci avaient été inventés par les Arabes. A tort, car les chiffres « arabes » proviennent d'Iran et le zéro d'Inde, et sont le fruit d'autres peuples indo-européens, les Arabes n'en ayant été que les vecteurs.



Le latin va connaître une double destinée. Le latin classique, qui sert aux écrits administratifs, juridiques, religieux, ... est quasiment figé dès l'origine et n'évoluera que très peu au fil des siècles. Le latin « vulgaire », c'est-à-dire la langue parlée, se transforme considérablement au contact de tous les peuples peu à peu conquis et soumis à la République puis à l'Empire romains. Le phénomène s'accélère avec la chute de ce dernier en 476. Ce latin « de cuisine » donne naissance à toutes les langues romanes, dont la plupart sont encore parlées aujourd'hui, car elles sont en évolution constante.

Du fait de son morcellement, l'Italie n'a pu réussir son unité politique qu'au 19^{ème} siècle. Auparavant, tous ces petits états parlaient autant de dialectes, qui subissaient des influences différentes, en fonction de leur positionnement géographique : germanique (Ostrogoths, Longobards, Francs), byzantine (ou grecque), arabe puis française. On peut citer, au Nord, le vénitien, le frioulan, le lombard, le piémontais, le génois, l'émilien-romagnol, ... ; au Sud, le calabrais, l'apulien, le salentin, le lucanien, ... ; au centre, le toscan, l'ombrien, le marchois, ... ; et bien sûr dans les îles, le sarde et le sicilien. La plupart de ces langues sont encore parlées aujourd'hui, de manière très vivante. C'est le toscan qui va s'imposer peu à peu à tous les autres dialectes, pour devenir vers la fin du 19^{ème} siècle, l'italien moderne.

En Espagne, les Celtes se sont mélangés aux Ibères pour former les Celtibères, parlant une langue celtique archaïque, assez différente du gaulois. La conquête romaine, difficile, dure deux siècles et la

romanisation demeure incomplète, notamment dans le Nord où les farouches Basques, descendants des Aquitains, résistent. Le latin d'Espagne, isolé au bout de l'Empire, évolue de manière originale : il subit d'abord les fortes influences germaniques (Wisigoths, Vandales, Suèves), mais c'est l'occupation arabe qui dure de 711 à 1492, qui va peser le plus lourdement sur la langue, en y intégrant des milliers de mots. La Reconquête, en particulier par la volonté d'Alphonse X le Sage (13^{ème} siècle), impose peu à peu sa langue, le castillan, repoussant progressivement les autres dialectes de manière centrifuge. Le castillan est donc devenu langue officielle de l'Espagne, sans que pour autant les autres langues déclinent. En effet, en Espagne, plus encore qu'en Italie, le phénomène dialectal est très puissant.

Le basque, tout d'abord, parlé à 80% en Espagne et 20% en France, est loin d'avoir livré tous ses mystères et ne peut être rattaché à aucune autre langue. Aujourd'hui on pense qu'il descend de celle parlée par les Aquitains, premiers occupants de la péninsule, et non indo-européens. Les premiers écrits basques ne datent que du 10^{ème} siècle. Quoi qu'il en soit, la langue est très vivante de nos jours, bénéficie du statut de langue officielle et est l'étendard du mouvement autonomiste.

Le gallaïco-portugais, langue de la poésie et du lyrisme, se partage progressivement en deux langues, le galicien et le portugais. Le galicien disparaît pratiquement pendant trois siècles à partir du 15^{ème}, mais sous la volonté d'intellectuels, reprend vie dès le 19^{ème}, au point de redevenir la langue parlée en Galice, mais aussi dans quelques régions des Asturies et du Léon. Il connaît un nouveau déclin de 1900 à 1960, mais la Constitution espagnole de 1978 lui donne un nouvel essor en la consacrant comme langue officielle de la Galice. Aujourd'hui, 80% de ses habitants la pratiquent.

Le catalan est né dans les territoires qui séparaient le royaume des Francs de l'Espagne musulmane, ce qui explique qu'on y retrouve nombre d'idiomes issus des langues de ces deux pays. Avec la Reconquista, le catalan prend ses quartiers en Catalogne bien sûr, mais aussi en principauté d'Andorre, dans les îles Baléares, et une partie du Roussillon français (l'équivalent du département des Pyrénées-orientales). On note même une colonie catalane près d'Alghéro en Sardaigne ! Le texte catalan le plus ancien remonte à 1171. Aujourd'hui, 4,5 millions d'habitants parlent cette langue officielle de la Catalogne (depuis 1975), dont 70% de Tarragonais et 80% de Barcelonnais !



On citera d'autres langues secondaires de l'Espagne : l'aranais (langue officielle du Val d'Aran, qui est un dialecte occitan), l'asturo-léonais (Santander, Léon), l'aragonais et surtout l'andalou.

Le portugais, quant à lui, est donc issu du gallaïco-portugais. Sa géographie est quelque peu différente des frontières de l'état du même nom, puisqu'il couvrirait jusqu'à Salamanque et Mérida. Comme le castillan, il a subi de lourds apports lexicaux arabes tout au long des cinq siècles d'occupation de la Lusitanie. D'autres ajouts sont effectués : français par les pèlerins et hommes d'église de Saint-Jacques de Compostelle.

Le roumain est une langue romane qui s'est trouvée exilée à l'est du continent. L'ancienne Dacie, occupée par les Romains pendant 115 ans, a connu ultérieurement les invasions slaves, byzantines, turques, si bien que la langue qui a réussi à conserver son caractère latin, fait preuve d'une grande originalité (les apports du français y étant même importants). Autrefois écrite dans l'alphabet cyrillique, elle a adopté l'alphabet latin en 1868.

Quant au français, il s'agit de la « plus germanique des langues romanes ». Contrairement à ce que beaucoup pensent, cette langue n'est pas née du gaulois (ou si peu), celui-ci ayant été peu à peu « cannibalisé » par le latin du temps de l'époque gallo-romaine. Le français est donc du latin évolutif, constamment enrichi au contact de ses voisins.

es premières influences sont évidemment germaniques : les Francs (d'où vient le mot « français »), plus tard les Alamans (dont la langue deviendra l'alsacien), les Burgondes, les Wisigoths, et même les Vikings (en Normandie entre le 9^{ème} et le 10^{ème} siècle). Mais c'est surtout la conversion au catholicisme de Clovis et de ses Francs en 498 qui instaure un bilinguisme germano-latin. Celui-ci engendrera le français moderne, dont on ne saurait pourtant fixer une date de naissance précise. On sait que Charlemagne favorise la vulgarisation de cette langue dès 813 (nul ne comprenait plus le latin classique, y compris les religieux !). Mais c'est François 1^{er}, par l'ordonnance de Villers-Cotterêts, qui officialise le remplacement du latin par le français.

Par la suite, le centralisme monarchique, puis le jacobinisme républicain n'auront de cesse, contrairement à ce qu'on peut voir en Italie, en Espagne, en Allemagne et même au Royaume-Uni, de tenter d'éradiquer toutes les autres langues parlées sur le territoire national : dès 1794, l'abbé Grégoire lance un appel en vue d'abolir tous les « patois » ! En France, les langues régionales passent pour du folklore qu'il faut supprimer, alors qu'il s'agit de rien moins que de notre héritage culturel.

Il faudra attendre la Circulaire Savary du 21 juin 1982 pour que les « langues et cultures minoritaires » soient de nouveau reconnues et enseignées ! Ainsi seront successivement reconnus le breton, le basque, le catalan, l'occitan, le corse, le gallo, puis l'alsacien. On s'amusera à comparer cette volonté du président Mitterrand de protéger notre héritage culturel avec la décision du président Chirac de fonder un Musée des Arts Premiers, selon le principe que toutes les cultures se valent, et parallèlement de fermer le Musée des Arts et Traditions populaires !!!

Heureusement, nombre de langues régionales restent vivaces en France. Il y a bien sûr le basque ou le catalan, mais leur situation est beaucoup plus fragile de ce côté des Pyrénées, du fait du jacobinisme traditionnel de ce pays. Nous parlerons plus loin des langues celtiques et germaniques encore vivantes.

Le corse, apparenté à l'italien, est resté une langue très vivante, malgré l'annexion de l'île par la France en 1769, et le bilinguisme est très répandu en Corse, où le mouvement autonomiste est très influent.

La langue d'oc, langue des troubadours et du raffinement, faillit disparaître à l'occasion des guerres de religion. Mais le mouvement du Félibrige et Frédéric Mistral oeuvrèrent à son renouveau dès le 19^{ème} siècle en réinstallant le parler provençal. Aujourd'hui, elle est considérée comme sauvée et sa

variante occitane sert de support à un fort mouvement identitaire. Le gascon est une variété d'occitan, sans doute issu de l'aquitain ancien. Le francoprovençal, autre variété parlée autrefois dans le Val d'Aoste, en Suisse, et en France du Lyonnais au Forez, a souffert de cette extrême dispersion et ne cesse de régresser.

Les dialectes issus de la langue d'oïl, le gallo en Bretagne, le bourguignon, le champenois, le berrichon ont pratiquement disparu, après s'être dissous dans le français ; seul le picard existe toujours nettement.

Le groupe celtique



Comparées aux langues latines ou germaniques, les langues celtiques apparaissent comme des parents pauvres, reléguées aux confins occidentaux du continent. Pourtant, au 3^{ème} siècle avant notre ère, les Celtes occupaient les deux tiers de l'Europe. Leur berceau se situe en Europe centrale (Bavière, Bohême) vers - 3000, mais on ne les connaît mieux qu'à partir de la moitié du 1^{er} millénaire avant J.C. (sites de « l'âge du fer », de Hallstatt en Autriche et de La Tène en Suisse). Mais on appréhende mal leurs langues originelles, car contrairement aux autres peuples indo-européens, ils rejetaient l'écriture comme mode de transmission des connaissances et des traditions.

Le déplacement des Celtes s'est effectué en deux temps, ce qui explique la différenciation qu'on peut faire entre les deux groupes de langues aujourd'hui bien identifiés. La langue la plus ancienne est le gaélique (ou goidélique) parlé en Irlande, en Ecosse, dans l'île de Man et aux Hébrides ; la seconde, le brittonique, se retrouve au pays de Galles, en Cornouailles et en Bretagne et correspond à la deuxième vague d'expansion celtique.

Parmi les langues celtiques encore parlées, l'irlandais a un statut de langue officielle, au même titre que l'anglais. Pourtant depuis Henri II Plantagenêt, tout a été fait pour tuer la langue celtique. En vain, mais pas totalement, puisque l'anglais est devenu la langue

universellement utilisée en Irlande, alors que l'irlandais n'est couramment parlé que dans le seul « Gaeltacht » (pays des Gaels), les sept comtés du nord-ouest, de l'ouest et du sud-ouest. On estime à 800.000 le nombre d'Irlandais sachant parler l'irlandais, mais seulement 120.000 le pratiquent quotidiennement.

Le gaélique d'Ecosse est une variété de langue celtique née dans le nord de l'Irlande vers le 5^{ème} siècle de notre ère. Langue littéraire, langue des manuscrits, elle aura plus de mal encore à résister que l'irlandais : le dernier roi d'Ecosse à parler gaélique meurt en 1093. Dès 1300, la population des Lowlands est anglicisée. Les Ecossais des Highlands et des îles résistèrent et résistent toujours, mais le gaélique d'Ecosse ne cesse de décliner : 335.000 locuteurs en 1801, 231.000 en 1900, 81.000 en 1961. Aujourd'hui pourtant, le gaélique d'Ecosse a acquis le statut de langue officielle.

Une variété de ce dialecte s'était développée dans l'île de Man, le manxois. Mais la dernière personne qui la pratiquait est morte en 1974. Cette disparition tardive a cependant permis de sauver l'essentiel de ses idiomes.

Le cornique, langue de la Cornouaille (mais bien au-delà), langue de la légende d'Arthur et de Tristan et Yseult, ne put résister bien longtemps à la colonisation anglaise, si bien qu'il s'éteignit à la fin du 18^{ème} siècle.

Le gallois résista plus longtemps parce qu'il était devenu la langue littéraire avec laquelle les religieux écrivaient. Mais dès 1282, le roi d'Angleterre tente d'imposer sa propre langue. Comme les autres langues celtiques, le gallois n'a cessé de décliner (1901 : 930.000 locuteurs ; 1981 : 508.000 seulement). Mais comme pour les autres langues celtiques, un puissant mouvement intellectuel milite en faveur du gallois, si bien que celui-ci est également reconnu comme langue officielle (1967).

Pour revenir à la France, la survie du breton ne fut due qu'à l'isolement de la péninsule armoricaine, ce qui lui permit de résister à la toute-puissance du latin, puis du français, mais seulement dans les campagnes, les grandes villes étant assujetties aux langues importées. Le gaulois y résista jusqu'au 5^{ème} siècle, puis l'immigration de Celtes chassés des îles britanniques par les invasions germaniques redonna une seconde jeunesse au parler armoricain. Jusqu'au 12^{ème} siècle, le breton se maintient, y compris dans la noblesse. Il ne recule que très peu jusqu'au 17^{ème}. Mais c'est la Révolution qui voudra avoir sa peau. La République punira physiquement les enfants qui persistent à parler « comme à la maison ». Malgré tous ces avatars, le

breton a survécu jusqu'à nous dans la partie la plus occidentale de la Bretagne. Mais ce qui affaiblit son renouveau, c'est le nombre de ses courants : le cornouaillais, le léonard, le trégorrois et le vannetais. Aucun n'est capable de s'imposer, mais chacun veut être reconnu comme le « seul » breton. On estime que 500.000 ruraux parlent encore cette langue (mais leur nombre décroît constamment). A côté d'eux, 20.000 militants bretonnants le pratiquent de manière volontaire, après l'avoir appris dans les écoles spécialisées et à l'université.

Du gaulois, on ne connaît que peu de choses. Les gens qui le parlaient n'étaient pas les premiers occupants des lieux, Ibères, Aquitains ou Ligures. Les seules traces de ces dernières langues, « sans descendance », persistent dans les noms des lieux, et notamment les noms de cours d'eau. Les Gaulois, quant à eux, abandonnèrent progressivement leur langue celtique pour adopter le latin, instrument de promotion sociale. Ce bilinguisme dura sans doute un demi-millénaire, puis le gaulois disparut.

Le groupe germanique



Les plus anciens écrits germaniques connus datent de 200 après J.C. Ils sont rédigés au moyen d'un alphabet original, appelé alphabet runique, qui n'utilise pas les lignes horizontales.

Alors que les Celtes occupent la majeure partie de l'Europe (vers - 300), les tribus germaniques s'ébranlent les unes après les autres, à la fois vers l'Est et vers l'Ouest, probablement à partir de la Scandinavie et du Danemark (Jutland). Leurs migrations correspondent à trois groupes linguistiques.

Le premier groupe à se déplacer est appelé « groupe de l'Est ». Les Cimbres et les Teutons errent à travers l'Europe. Ils seront anéantis par les légions romaines de Marius, les Teutons à Aix-en-provence en - 102, et les

Les « activistes » : Instaurer un nouvel Âge d'Or

D'autres traditionalistes, de sensibilité guerrière ou "activistes", estiment au contraire que les conditions délétères de l'Âge sombre favorisent néanmoins une entreprise patiente et énergique d'instauration (ou plutôt d'avènement) d'un nouvel Âge d'Or. Par une double action de réappropriation des bribes éparses de la Tradition et de subversion des institutions modernes, ils considèrent possible d'achever rapidement le présent cycle. Dans cette perspective, l'Âge d'Or devient l'alpha et l'oméga de leur démarche volontariste...

Le pessimisme foncier de la doctrine des âges, souvent porteur de désespoir ou d'inaction totale, n'est pas la seule critique qu'on peut adresser à la Tradition. Son "essence" même fait débat. "Il existe dans l'Univers un ordre transcendant qui intègre et dépasse le champ de la causalité classique et l'apparent désordre du monde événementiel", note Jean Phaure.

A la conscience de cet ordre métaphysique ne peuvent parvenir que des âmes chez lesquelles l'intellect rationaliste se prolonge par la plus haute des facultés, proche de l'imaginal cher à Henry Corbin : l'intellect pur ou intuition spirituelle qui court-circuite toutes les ratiocinations syllogistiques (4)".

Jean Phaure privilégie ici l'aspect sapientiel de la Tradition. Pour Evola, "il faut se référer au plan doctrinal et à ce que l'on peut appeler l'unité transcendante et secrète des différentes traditions. Il peut s'agir de traditions de type religieux, mais aussi de sagesse, de mystères. Ce que l'on a appelé la "méthode traditionnelle" consiste à découvrir une unité ou une équivalence essentielle de symboles, de

formes, de mythes, de dogmes, de disciplines au-delà des expressions variées que peuvent avoir les contenus dans les différentes traditions. (...) L'introduction de l'idée de Tradition permet de briser l'isolement de toute tradition particulière, en ramassant le principe créateur et les contenus fondamentaux de cette tradition à un cadre plus vaste, par le moyen d'une intégration effective. Elle ne peut faire de tort qu'à d'éventuelles prétentions à un exclusivisme sectaire. Reconnaissons que cette idée de la Tradition peut troubler et désorienter ceux qui se sentaient en sécurité à l'intérieur de leur univers bien clos sur lui-même. Mais aux autres, la vision traditionnelle fera découvrir de nouveaux horizons, plus vastes et plus libres, et leur apportera une confirmation supérieure, à condition qu'ils ne trichent pas au jeu, qu'ils ne fassent pas comme certains "traditionalistes", qui ne se sont intéressés à la Tradition que pour une sorte de piment à leur tradition particulière, dont ils réaffirment toutes les limitations et l'exclusivisme"(5).

La mise en garde est précise. La Tradition n'est pas un mondialisme contraire. La compréhension de la Tradition n'appartient qu'à "quelques humains (qui) auront réussi à retrouver l'unité de leur être. Ils sauront encore leur nom parce qu'ils auront cherché leur origine. Ces quelques êtres d'élite appartiendront à toutes les races encore reconnaissables aujourd'hui, sans distinction de couleur ni de situation géographique" (6).

Cohérent avec son état d'esprit aristocratique, le Baron en appelle à une fraternité qualitative d'êtres de même caste. Cependant, si l'on n'y prend pas garde, la Tradition risque d'avoir sa signification détournée et devenir à son corps défendant un auxiliaire du fraternitarisme mondial franc-maçon ou d'un oecuménisme pervers. Quand Frithjof Schuon évoque "l'unité transcendante des religions", ne peut-on pas craindre une égalité entre les religions assortie d'une interprétation individualiste de leur hiérarchisation ?

Conscient du danger, Dominique Venner se montre critique envers "la conception guénonienne d'une seule tradition hermétique et universelle, qui serait commune à tous les peuples et à tous les temps, ayant pour origine

Cimbres à Vercelli (Piémont) un an plus tard. Goths, Vandales, Burgondes, marchent vers l'Oder et la Vistule et finissent même par atteindre la mer Noire (3^{ème} siècle de notre ère). Plus tard, les Goths se séparent, les Wisigoths allant jusqu'en Espagne et les Ostrogoths en Italie. Les Burgondes atteignent la Savoie et la Bourgogne en 444, où ils seront absorbés par les francs. Quant aux Vandales, ils traverseront l'Espagne et se perdront en Afrique. De tous ces peuples, les langues (gotique, burgonde, vandale, ...) ont été perdues, et ne subsistent que des noms de lieux.

Le second groupe, dit « groupe de l'Ouest », est constitué par les Frisons, les Jutes, les Angles et une partie des Saxons. Certains traversent la mer du Nord d'où ils conquièrent les îles britanniques. Les Alamans s'installent en Suisse, en Alsace et en Franche-Comté (5^{ème} siècle). Les Longobards descendent vers le sud, atteignent l'Autriche (6^{ème} siècle), puis l'Italie du Nord (607) où ils deviendront les Lombards. Les Suèves iront jusqu'en Galice où ils seront exterminés par les Wisigoths. Enfin et surtout, les Francs constitueront un puissant empire en absorbant nombre de tribus germaniques ; le baptême de leur chef Clovis (498) assurera la suprématie de leur clan sur l'Europe occidentale et centrale.



Ce second groupe comprend les langues du haut-allemand (bavarois, alémanique, francique d'où vient l'allemand classique, alsacien, lorrain), les langues du bas-allemand (« Plattdeutsch » ou allemand du Nord, néerlandais, flamand), et les langues anglo-frisonnes.

La reconnaissance de l'allemand en tant que langue commune aux peuples du haut-allemand fut tardive, chaque région continuant à parler son propre

dialecte. Celle-ci se fit sous l'influence des villes dont les échanges commerciaux nécessitaient un parler commun. L'invention de l'imprimerie en 1450 par Gutenberg, puis l'œuvre de Luther aboutirent à cette reconnaissance. Mais encore aujourd'hui, les dialectes régionaux restent très vivaces surtout en Allemagne, mais aussi en Autriche, en Suisse et même en Italie. En France, le lorrain et l'alsacien écartelés au gré des conflits mondiaux de ces deux derniers siècles, connurent bien des vicissitudes. Après plusieurs périodes de déclin, ils retrouvent un regain d'intérêt, lié au volontarisme identitaire de ces peuples.

Le néerlandais et ses variantes, le hollandais et le flamand, recouvrent la superficie des Pays-Bas, une grande partie de la Belgique, et aussi une petite parcelle de la France. La cohabitation entre français et flamand n'est pas sans poser de graves problèmes identitaires en Belgique. Cette langue a pour origine les Frisons, les Saxons, les Bataves et surtout les Francs.

Une des provinces des Pays-Bas, la Frise, a conservé une langue originale, encore vivante, le Frison, plus proche de l'anglais que de l'allemand (70% des habitants la parlent encore).

L'anglais, au départ petit dialecte parlé par quelques tribus germaniques, semblait n'avoir que peu d'avenir, au milieu de tous ces peuples celtiques. Pourtant c'est une langue composite qui va s'enrichir d'une multitude d'apports, pour devenir la langue dominante de la planète. Paradoxalement, les apports celtiques sont insignifiants, alors que ceux du latin sont essentiels. Il faut rappeler que les Romains ont quitté l'île en 410 et que les Anglo-Saxons y débarquent en 449, où ils se mêlent à des Germains, sédentarisés et latinisés. En trois siècles, les Jutes, les Angles et les Saxons ont façonné une nouvelle langue, apparentée au frison. Puis les envahisseurs scandinaves la modèlent encore à partir de 793. Mais en 1066, Guillaume le Conquérant bat les Saxons à Hastings ; les normands imposent le français à la cour. La situation des îles britanniques est alors paradoxale :

Le latin y est encore la langue du savoir et de l'écrit, le français est celle de la noblesse, l'anglais celle des petites gens ; quant aux langues celtiques, elles sont exilées aux extrémités des îles.

Il faudra attendre le 14^{ème} siècle pour voir triompher l'anglais ; le français n'est plus qu'une langue étrangère. L'anglais devient langue officielle du Pays de Galles au 16^{ème}, puis de l'Ecosse au 17^{ème}. En Irlande, c'est depuis le 11^{ème} siècle que l'anglais tente de s'imposer, il y parvient également au 17^{ème}, malgré la résistance du clergé catholique.

Enfin, le troisième groupe, dit « groupe du Nord » est issu de la fracture opérée par les incursions slaves entre les Germains de l'Ouest et ceux de la péninsule scandinave et du Danemark. Cette césure va provoquer la naissance des langues scandinaves, dont l'évolution sera forcément très différente des langues germaniques de l'Ouest, et dont la particularité sera de demeurer très proches les unes des autres. Ainsi le « vieux scandinave » a-t-il donné naissance à des langues dont les utilisateurs se comprennent sans difficulté : le danois, le suédois, le norvégien. Les Scandinaves s'amuse ainsi de cette ressemblance : « Le norvégien, c'est du danois prononcé à la suédoise » ! L'islandais, qui n'a subi aucune influence étrangère, est sans doute resté très proche de la langue qu'utilisaient les Vikings.

Le groupe balto-slave

Les baltes ont conservé leurs langues d'origine, malgré toutes les invasions qu'ils ont subies de la part des Russes, des Polonais et des Allemands : le lituanien et le letton. On rappellera que l'estonien n'est pas une langue indo-européenne, mais s'apparente au finnois, lui-même issu du groupe finno-ougrien.

Les slaves ont été les derniers à se mettre en mouvement. Ils occupent un vaste espace en Europe centrale et orientale. On distingue trois sous-groupes.

Le slave oriental peut être assimilé aux langues russes. On identifie l'ukrainien (ou ruthène, ou petit-russe), le blanc-russe et le grand-russe – ou russe officiel). Toutes ces langues sont encore parlées aujourd'hui.

Le slave occidental est constitué du tchéco-morave, du slovaque, du polonais et du sorabe (ou wende de Lusace, parlé par quelques milliers d'Allemands au nord de Prague et au sud de Berlin).

Le slave méridional, issu du vieux-slave ou slavon d'église, comprend le slovène, le serbo-croate et le bulgare.

Certaines langues s'écrivent en alphabet cyrillique : les langues russes, le bulgare, le serbo-croate des Serbes. Les autres s'écrivent en alphabet latin : le serbo-croate des Croates, mais aussi le polonais, le tchèque, le slovène, le slovaque.

Le hongrois est lui aussi à rattacher aux langues finno-ougriennes.

Alain Cagnat

Dans le prochain numéro d'*Hyperborée*

Des articles de Jean Haudry, Guillaume Faye, Paul-Georges Sansonetti, Rodolphe Badinand, une rencontre avec l'éditeur-écrivain franco-allemand Pierre Krebs, un article sur les monnaies grecques de Paul Catsaras, la première fiche technique d'une série élaborée par un jeune œnologue pour mieux connaître le vin, nectar des dieux, une étude sur le « nombre d'or » et une autre sur le mystère des crop-circles, la réapparition des rubriques « Le dictionnaire du bon sens » et « à lire ».



D'énormes formes qui s'étirent parfois sur des centaines de mètres, parfaitement dessinées dans les blés mûrs, la luzerne, les labours ou la neige, très souvent à proximité des lieux sacrés des Ancien-européens.

Les crop-circles restent encore une énigme majeure lorsque l'on considère que leur conception nécessite une connaissance parfaite de la symbolique et leur élaboration matérielle la mise en œuvre de moyens extravagants.

CHEVALERIE DU GRAAL ET LUMIÈRE DE GLOIRE

Paul-Georges Sansonetti, diplômé de l'École du Louvre et de l'École Pratique de Hautes Études (Sciences religieuses) où il a assuré pendant huit ans les fonctions de Chargé de conférence, a publié deux ouvrages (*Graal et Alchimie, Chevaliers et Dragons*) ainsi que de nombreux articles consacrés aux mythes et aux symboles. Il est titulaire d'un doctorat de lettres traitant de l'ésotérisme des romans arthuriens. Ce dernier travail est enfin accessible au public par cette édition.

A travers les récits de la Table Ronde évoquant un idéal chevaleresque centré par la personne mythique du roi Arthur transparaît l'ésotérisme qui a imprégné la pensée magique des peuples antiques. Il y a, certes, l'héritage gréco-romain et la survivance du monde celtique (avec, entre autres, l'apport de la littérature galloise), mais il y a surtout une

constellation de concepts issus de la pensée germanique ancienne qui, plus encore sans doute que pour les Celtes, permet d'appréhender la notion de « physiologie mystique », selon la formule de Mircea Eliade.

On pourrait définir cette « physiologie » comme constituant le « Double » du corps physique et le support de la « Lumière de Gloire » que symbolisera la resplendissante armure du chevalier.

Faisant écho à l'« Art d'Hermès » (le processus alchimique), ces multiples données s'inscrivent dans un parcours initiatique destiné aux meilleurs d'entre les preux de la Table Ronde : Lancelot, Gauvain, Perceval et Galaad. Leur quête les mène en des châteaux agencés comme des temples qu'illumine parfois la présence auguste du Graal.

ÉDITIONS EXÈDRE, 32, avenue Aristide Briand, 06500, Menton, France. 262 pages, 25 euros.



une révélation provenant d'un "ultramonde" non identifié. (...) Son syncrétisme est équivoque, au point d'avoir pu conduire certains de ses adeptes, et non des moindres, à se convertir à l'islam. Par ailleurs, sa critique de la modernité n'a débouché que sur un constat d'impuissance. Faute d'en dépasser la critique souvent juste et de pouvoir proposer un mode de vie alternatif, cette école s'est réfugiée dans l'attente millénariste de la catastrophe (7)". Il est indéniable qu'une lecture aseptisée et conformiste de la Tradition risquerait d'en faire un carcan normalisateur et unificateur par-delà les indispensables particularismes ethnopopulaires. Éviter ce risque revient à réfléchir sur le concept même de Tradition.



Mais qu'est-ce que la Tradition ? "On sait, écrit Julius Evola, que le terme "Tradition" vient du latin tradere (transmettre). Ce qui implique que ce mot n'ait pas un contenu univoque et soit employé dans les domaines les plus variés et les plus profanes. Le "traditionalisme" peut être synonyme de conformisme et Chesterton a dit à ce sujet que la tradition est "la démocratie des morts" : de même qu'en démocratie nous nous conformons à l'opinion de la majorité de nos contemporains, de même le traditionalisme conformiste suit l'opinion de la majorité de ceux qui vécurent avant nous" (8). Il va de soi qu'il importe d'écarter cette acception banale. A l'inverse de l'idéologie moderne, la Tradition formule une perception du monde liée au passé le plus lointain et le plus mythique, y compris quand son sens divergerait complètement suivant les camps.

S'appuyant sur la Bible, la "tradition" chrétienne produit une césure entre un discours d'intangibilité théorique (le dogme) et une pratique plus flexible. Cette dichotomie

s'explique par une attente eschatologique. Qu'il soit juif, chrétien ou musulman, le monothéiste guette les signes de la venue ou du retour du Messie ou du Mahdi, retour ou venue qui impliquerait la fin des temps et donc de l'histoire. La Tradition selon cette école n'est qu'une peccadille mystique.

La signification de cette Tradition revêt une toute autre importance pour l'école traditionnelle. "En tant que "transcendance immanente", le tradere, la transmission (donc la Tradition) ne concerne pas une abstraction qu'on peut contempler, mais une énergie qui, pour être invisible, n'en est pas moins réelle. C'est aux chefs et à l'élite qu'il appartient d'assurer, à l'intérieur de certains cadres institutionnels, variables mais homologues dans leur finalité, cette transmission. Il est assez clair que celle-ci est parfaitement garantie lorsqu'elle est parallèle à la continuité rigoureusement contrôlée d'un même sang" (9). Il ne faut pas en outre oublier qu'"on peut distinguer deux aspects de la Tradition, l'un se rapportant à une métaphysique de l'histoire et à une morphologie des civilisations, l'autre à une interprétation "ésotérique", selon leur dimension profonde, des différentes données traditionnelles", souligne Julius Evola.

Malgré le politiquement correct et les rondes incessantes de la police de la pensée, les recherches en histoire, en ethnologie et en anthropologie confirment que les grandes civilisations présentent des points communs. Un traditionaliste explique ces similitudes par l'influence de la Tradition. Jusqu'à l'apparition de la civilisation moderne, toute civilisation était traditionnelle. En clair, toute véritable civilisation "repose sur des principes au vrai sens de ce mot, c'est-à-dire où l'ordre intellectuel domine tous les autres, où tout en procède directement ou indirectement et, qu'il s'agisse de sciences ou d'institutions sociales, n'est en définitive qu'applications contingentes, secondaires et subordonnées de vérités purement intellectuelles" (10). Quant à Evola, il affirme qu' "en ce qui concerne le domaine historique, celle-ci se rapporte à ce qu'on pourrait appeler une transcendance immanente. Il s'agit de l'idée, qui revient souvent, qu'une force d'en haut a agi dans telle ou telle civilisation, dans tel ou tel

cycle historique, si bien que des valeurs spirituelles supra-individuelles constituèrent l'axe et la référence suprême pour l'organisation globale de la société, la formation et la justification de toute réalité, de toute activité subordonnée et simplement humaine. Cette force est une présence qui se transmet, et la transmission, corroborée justement par le caractère anhistorique de cette force, représentait précisément la Tradition. (En effet) on avance souvent l'idée d'une tradition primordiale, d'où seraient issues les traditions particulières. (...) La question qui peut se poser souvent (...) concerne l'explication de concordances et de correspondances essentielles entre les contenus traditionnels. Recourir à des personnages, à des "initiés" qui dans les différents cas auraient opéré consciemment à l'origine de chaque tradition, pour expliquer le parallélisme, est une idée simpliste, relevant en partie de la superstition. On doit plutôt penser - même si cette idée paraît, aux yeux de beaucoup, difficilement acceptable - à des influences de "derrière les coulisses", pour ainsi dire, qui viennent s'insérer dans l'histoire et le développement des traditions sans que celles-ci s'en rendent compte. Il y a aussi des cas de "floraison nouvelle" d'une seule et même influence à de grandes distances dans l'espace et le temps, donc sans transmission qu'on puisse matériellement établir : comme un tourbillon disparaît à un endroit donné du courant pour se transformer à un autre endroit. (...) Enfin, il faut envisager un autre cas possible : l'influence en question peut agir dans un deuxième temps, en transformant, en enrichissant, voire même en rectifiant la matière première d'une tradition (11) ". Il n'y a néanmoins jamais qu'une seule explication mono causale.

Malgré des différences ethniques, spirituelles et historiques de l'espèce humaine qui est apparue à des endroits et à des moments différents, l'être humain n'en conserve pas moins une unité psychique et anthropologique. Il ressort de ce constat que les valeurs qu'il défend sont "universelles", c'est-à-dire profondément humaines. Il est probable que la Tradition se conçoit comme une *poiësis* explicative du comportement social-historique humain. Cette hypothèse ne reste cependant guère satisfaisante, sinon que deviendrait le mythe s'il n'était qu'un

cataplasme pour l'esprit, un facteur d'oubli de la dureté de l'instant ? La Tradition ne serait-elle qu'un excitant pour une poignée de réfractaires à l'ordre moderne ou un instrument détourné dans l'imposition d'une unité spirituelle planétaire factice ? la suggestion est inacceptable. Sortons de cette funeste et stérile alternative pour débroussailler de nouveaux chemins !

"L'irruption des Indo-Européens dans l'histoire", observe Mircea Eliade, "est marquée par d'effroyables destructions.

Entre 2300 et 1900 av.J.C. en Grèce, en Asie Mineure, en Mésopotamie, de nombreuses cités sont saccagées et incendiées; ainsi, Troie vers 2300 av. J.C., Beycesultan, Tarsus et quelques 300 villes et agglomérations en Anatolie... La dispersion des peuples indo-européens avait commencé quelques siècles auparavant et elle se prolongera pendant deux millénaires...

Les Doriens venant de Thessalie descendirent en Grèce du sud vers la fin du 2ème millénaire av. J.C.

Vers environ 1200, les Aryens avaient pénétré dans la plaine indo-gangétique, les Iraniens étaient solidement installés, la Grèce et les îles étaient indo-européennes... Ce processus n'a cessé qu'au 19ème siècle de notre ère.

On ne connaît pas un autre exemple semblable d'expansion linguistique et culturelle (12)."

On s'interroge peu - à tort! - sur l'observation d'Eliade.

Et si la Tradition primordiale n'était finalement que la manifestation mythique de la migration plurimillénaire des Boréens (pour reprendre l'expression de Dominique Venner)? Bien que difficilement vérifiable en l'état, cette question suggère avec force que l'histoire humaine connue serait principalement de facture boréenne.

En effet, ethnologues et historiens montrent leur perplexité devant certaines représentations, certains mythes, certaines pratiques apparentées, proches ou similaires détectées chez des peuples éloignés les uns des autres dans le temps et dans l'espace.

Ainsi, des générations d'ésotéristes, d'égyptologues et de paléo-américanistes (historiens des civilisations américaines précolombiennes) ont fantasmé sur de possibles liens ou interactions entre les pyramides d'Égypte et les pyramides méso-américaines. Longtemps, on a jugé possible une proximité utilitaire entre ces deux styles architecturaux en considérant qu'une des deux aires aurait influencé l'autre.

Aujourd'hui, la science historique officielle estime que la présence de pyramides de formes assez différentes d'ailleurs, relève d'un "tic" civilisationnel au même titre que l'érection de la Grande Muraille de Chine coïncide avec l'édification par les Romains du Mur d'Hadrien en Écosse. Mais cette analogie ne serait-elle pas mieux compréhensible si l'on postule que Chinois, Égyptiens, Méso-Américains et Romains ont fructifié l'héritage boréen?



Des Chinois blonds

En 1987, un sinologue de l'Université de Pennsylvanie, Victor Mair, découvre dans un musée une famille momifiée retrouvée en 1978 à l'extrême Ouest de la Chine. *"Le véritable choc est venu, relate Giovanni Monasta, quand le savant américain s'est mis à observer de plus près leurs traits. Ils contrastaient vraiment avec ceux des populations asiatiques de souche sino-mongole; ces corps momifiés présentaient des caractéristiques somatiques qui, à l'évidence, étaient de type européen et, plus précisément, nord-européen."*

En fait, Mair a noté que leurs cheveux étaient ondulés, blonds ou roux; leurs nez étaient longs

et droits; leurs yeux n'étaient pas bridés; leurs os étaient longs (leur structure longiligne contrastait avec celle, trapue, des populations jaunes). La couleur de leur épiderme - maintenu quasi intact pendant des millénaires, ce qui est à peine croyable - était typique de celle des populations blanches. L'homme avait une barbe épaisse et dure. Toutes ces caractéristiques sont absentes au sein des populations jaunes d'Asie... Sur la base des datations au radiocarbone effectuées au cours des années précédentes par des chercheurs locaux, on peut dire que ces corps avaient un âge variant entre 4000 et 2300 (13)".

Les ancêtres des Européens auraient-ils occupé le Xinjiang?

Cela est certain pour Aymeric Gaul qui signale que *"les linguistes, les premiers, se sont étonnés du nombre considérable de mots à racine indo-européenne - comme cheval, piste, chariot, roue, vache - que l'on trouve dans les langues siniques..."*

Les archives chinoises fourmillent de descriptions de tribus caucasiennes et d'empereurs d'origine occidentale. Ainsi les premiers empereurs chinois, dits "fils du ciel" venaient de la région de Tien Shan qui "étaient entourées de Nordiques aux cheveux roux (14)." Cette découverte signifierait-elle que des Boréens eussent été en contact avec des Han, voire qu'ils leur auraient apporté des rudiments de civilisation? De là à supposer que des Boréens aient été les fondateurs du Céleste Empire, pourquoi pas?

Le professeur Jean Haudry n'hésite pas à travailler sur cette voie.

"Le Japon et la Corée du Sud sont des pays industrialisés et développés qui, par leur langue, n'appartiennent pas au monde indo-européen."

La Corée du Nord a été stérilisée au plan économique par une forme particulièrement ubuesque du communisme, ce qui ne l'empêche pas de disposer de l'arme atomique, comme l'Inde et le Pakistan. mais on sait aujourd'hui que, sans adopter la langue, la Corée et le Japon (à travers la Corée) doivent leur première forme d'organisation politique et une part de leurs traditions à un "peuple cavalier" probablement iranien dont les archéologues, confirmant une hypothèse émise dès 1926 par Von Le Coq, ont retrouvé les vestiges matériels et dont les

historiens de la culture, à la suite d'un disciple japonais de Georges Dumézil, ont mis en lumière l'influence dans le domaine du mythe" (15). A cela vient s'ajouter la récente découverte archéologique en Sibérie arctique par l'équipe de Vladimir Pitulko. Cette région polaire aurait été colonisée il y a plus de 30 000 ans alors qu'on estimait auparavant sa colonisation à seulement 16 000 ans. Rien n'aurait empêché ces Boréens de se diriger plus au sud à travers la vaste plaine sibérienne, entrant en contact avec les populations autochtones de la Haute-Asie avant de se scinder en différents groupes, certains allant vers l'ouest, d'autres vers le sud ou l'est.

Au cours du voyage, les Boréens, ne rechignant jamais les rencontres avec les tribus indigènes, auraient de cette façon posé les fondements de l'Égypte et des empires méso-américains.

Parfaitement visible en photographie sur les manuels d'histoire de 6ème, la momie du pharaon Ramsès II montre une chevelure rousse...

Les fameux et mystérieux Peuples de la Mer qui ravagèrent la Méditerranée orientale pendant l'Antiquité égyptienne pourraient être un lointain reliquat boréen amalgamé.

Leurs incessants déplacements, leurs intenses rivalités, les changements climatiques et les bouleversements survenus à la suite de la brusque arrivée de nouveaux Boréens chassant de leur confort et de leurs habitudes des Boréens déjà implantés donnent une pertinence historique au mythe des civilisations perdues.

L'Atlantide, la Lémurie, Thulé, Mû auraient été des territoires boréens passagers dévastés par des catastrophes naturelles accompagnées ou précédées du surgissement des Boréens sauvages et non policés.

dès lors, mus par l'instinct de survie, de domination et de conquête ainsi que par d'exceptionnelles qualités faustiennes, les Boréens essaient sur divers continents, apportant aux populations indigènes une organisation sociale et les "quatre sens de la vie", du nom de l'ouvrage d'Alain Daniélou (éditions du Rocher).

Par leur sens de l'initiative et de l'organisation, les Indo-européens auraient donc mis en forme des tribus autochtones, matrices de peuples impériaux à venir...

Dans cette perspective iconoclaste, il ne paraît pas impossible que les prophètes et autres fondateurs de religions tant polythéistes que monothéistes soient des Boréens ou d'ascendance boréenne.

Assez paradoxalement, l'"unité transcendante des religions" s'envisagerait finalement comme une origine, un point de départ vers un pluralisme effervescent, et non comme une finalité eschatologique.

Dans tous les cas, les populations auraient conservé dans leurs contes et légendes les récits du "pays originel" et de la "grande traversée" par-delà les océans, d'où, avec l'érosion du temps et des mémoires, la formation du thème des civilisations perdues.

Les premiers Blancs en Amérique

Cette hypothèse décoiffante tant pour la (fin) pensée officielle que pour l'orthodoxie non-conformiste résout, si l'on y réfléchit bien, la fameuse énigme de l'Homme de Kennewick et la présence des premiers Blancs en Amérique.

En 1996, des archéologues découvrent des ossements et un crâne humain dans une réserve amérindienne aux États-Unis, grâce à l'informatique et à la reconstitution informatique des visages (technique utilisée pour les affaires criminelles), les spécialistes découvrent avec stupeur que sa physionomie comporte des traits nettement européens! Craignant que son antériorité ne soit contestée, la tribu exige et obtient par décision judiciaire la restitution des preuves.

Puis, une fois obtenue, elle les inhume dans un site sacré.

La bienpensance parle d'une supercherie scientifique à relent raciste.

Or, d'autres chercheurs, spécialistes en histoire de la génétique des populations, ont pu déterminer avec certitude que des Amérindiens vivants à l'époque précolombienne avaient des mitochondries (gènes uniquement transmissibles